



PECHES PACIFIQUES
GOLFITO - COSTA-RICA



Prélude

Ce récit est celui d'un "conte de fée". Imaginez quelque chose dont vous avez toujours rêvé, quelque chose de fou, d'inaccessible et qui, subitement, se réalise un beau matin, ou plutôt, une belle soirée..

Pêcheur impénitent depuis déjà tant d'années car issu d'une longue filiation de pêcheurs; des vairons de mon enfance aux bars de Ré en passant par les brochets de l'Erne, je voyais toujours avec un œil émerveillé les cassettes réalisées par Gérard Aulong en Colombie où l'on voyait mon frère Patrice, prendre ses premiers marlins, sailfishs, thons et autres poissons aux couleurs chatoyantes et aux noms exotiques avant qu'il ne sombre dans la pathologie de la "pêche à la mouche" qui le mènera aux quatre coins du monde pour défier sur du « fil d'araignée » des poissons au nom évocateur comme permit, bonefish, tarpon...

Ce fut, ensuite, au tour de mes parents d'aller taquiner la carpe rouge, la carangue, le barracuda, l'otolithé et autres requins tigres ou bouledogues sur les côtes et au large des archipels africains. Le syndrome se rapprochait.

Je ne suis pas Ichtyologiste, néanmoins je me suis toujours intéressé aux mœurs et comportements des poissons que ce soit en eau douce ou en Atlantique. J'ai presque tout lu ce qui a été publié sur la pêche depuis vingt ans. J'ai absorbé avec délice tous les romans et récits où le poisson, en plus généralement l'eau, tient la part prépondérante. Walton, Stevenson, Loti, Bullen, Bougainville, Humbolt, Melville, Conrad, Hemingway, Duncan, MacLean, Fallet, Genevoix, Bombard, Clostermann, Dérozier et d'autres constituent le

saint du saint de ma bibliothèque. Les histoires de pirates de ma jeunesse avec des noms d'îles des Caraïbes évocateurs ont été remplacées par des récits de voyages de pêche, avec la même magie, la même part de rêve.



L'ambiance de cette fin d'année 2002 est assez morose. Un an après les attentats islamistes du 11 septembre, les américains et leur président prédicateur pétrolier ont déjà mis au pas les talibans en Afghanistan et parlent de donner la leçon à Saddam Hussein faute d'avoir mis la main sur Ben Laden, en clair ils organisent leurs forces pour écraser l'Irak sous les bombes.

Comme ambiance on fait mieux, de plus les transports aériens sont soumis à des contrôles de plus en plus astreignants.

Décembre est aussi le mois du bilan halieutique de l'année, une belle saison avec un nouveau spot à bass découvert, par hasard, à la campagne. La surprise est d'autant plus belle que je suis le seul mettre la barque sur cet étang d'une quinzaine d'hectares et d'accéder aux roselières et zones de nénuphars où les bass pullulent; les habitués se contentant de pêcher au coup en laissant une ligne à vif pour tenter les brochets assez nombreux.



Beaucoup de 40up mais deux bien plus gros décrochés dans le fatras inextricable de nénuphars.



Quelques brochets de belle taille avec un 86 cm, toujours une multitude de perches en Seine et une dizaine de sandres ne dépassant pas les 65 cm.

La pêche estivale à l'île de Ré s'était soldée par quelques belles sorties, les bars étant présents en nombre et surtout en taille respectable. La présence du poisson fourrage générant des « chasses » de mouettes quasi quotidiennes nous ont valu de beaux tableaux avec des poissons de 2-3 kg. LA pêche avec des leurres de surface reste, pour moi, la plus belle et la plus excitante des pêches. !

Cette année c'est mon neveu Marc-Antoine qui étreignait son tout nouveau matériel a pris le plus gros bar, un poisson de 73 cm pour 3,4 kg qui lui vaudra sa photo dans " la pêche en mer " quelques huit mois plus tard. Encore bravo !

J'ai du me contenter d'un 68 cm avoisinant les 3 kilos.. Début octobre Patrice et moi descendîmes trois jours pour tenter les grosses femelles d'automne ; hélas même si le temps fut idéal, le vent gêna considérablement nos lancer et les dérives se faisaient à la vitesse d'un cheval au trot. Résultats donc décevants. N'arriverais-je jamais à franchir la barre des 5 kg.

Le second prix va incontestablement à un autre de mes neveux, son fils Arthur, qui du haut de sa dizaine de printemps semble être "le " perfect angler " que la famille se devait de produire, sa technique et son tableau de pêche sont déjà impressionnants, on en reparlera ...

Il réussit, dans la Dordogne, à ferrer et travailler plusieurs minutes, sur un matériel à perche, un saumon estimé à une huitaine de kilo par son compagnon de pêche estival l'écrivain Christian Signol qui clame, en référence à Norman Maclean :

"Mon Montana à moi, c'est la vallée de la Dordogne ! .

En résumé, une année plutôt excellente en mer et pleine de promesses en eau douce, j'ai encore un mois et demi, les meilleurs dit-on pour réaliser de belles prises en Seine.

Voilà dans quel état d'esprit je me trouvais quand un soir le téléphone sonna....



En route pour de nouvelles aventures



-Allo ??Patrice ! (mon frère a toujours eu le talent pour les raccourcis téléphoniques)
-Salut frangin, comment vas-tu ?
-Débordé comme d'habitude (il est décorateur et a un rythme de travail proche stakhanoviste). Dis donc que fais-tu début février ? Peux-tu te libérer éventuellement dix jours ?
-Ben...oui, éventuellement, mais pourquoi ?
-Je suis coincé par mon boulot donc je ne pourrai me rendre au Costa-Rica comme prévu avec papa et maman.
-(étonnement et silence confus)..euh..Mais es-tu réellement sûr de ne pas pouvoir ??
-A 90% donc comme j'ai tout payé et que je perds tout, j'ai pensé que tu pourrais me remplacer et ainsi connaître enfin les sensations du "Big Game".
-(abasourdi) Mais je ne suis pas du tout équipé pour la pêche au gros !!
-Pas de soucis, je te prêterai mon matériel.
-Bon...(maintenant très perturbé) d'accord ! Est-ce un rêve ?
-Demande à papa de t'expliquer le déroulement du séjour, je me charge de faire modifier le nom sur le billet d'avion, vous transitez à Miami et les Américains ne rigolent pas du tout depuis les attentats, ce serait dommage de se faire refouler avant même d'arriver au Costa-Rica.

Une fois le combiné raccroché et encore sous le choc j'ouvre un atlas à la page de l'Amérique Centrale et repère précisément où se trouve Golfito. Ce village peu important se trouve au sud non loin de la frontière panaméenne sur la Côte Ouest. Le Pacifique, imaginais-je, une dimension encore supplémentaire au rêve, cet océan si lointain, le plus vaste du globe, avec sa nébuleuse d'îles paradisiaques et territoire des derniers grands animaux pélagiques. Quels extravagants poissons pouvaient m'attendre là-bas ?

Il me fallait digérer tout ça et je décidais d'attendre le lendemain pour commencer à me documenter plus avant. Inutile de préciser que la nuit suivante le sommeil fut difficile à trouver. Il fallait que je me mette dans la peau de l'acteur.

Durant les six ou sept semaines séparant du départ je lus ou relus de nombreux ouvrages ; romans sur la mer comme l'incontournable « vieil homme et la mer », des récits de pêche comme « des poissons si grands » (avec un chapitre sur le poisson coq du Mexique); des ouvrages décrivant les poissons tropicaux et leurs mœurs.

Côté matériel Patrice m'a amené deux troussees remplies de leurres divers convenant à la traque des marlins pour les plus grands et aux sailfishs, thons et coryphènes pour les plus petits. J'ai complété mon équipement de pêche côtière par l'achat d'une demi-douzaine de poppers Orion de Luc



Leguyader et Pulsion de Sert, les leurres de taille plutôt moyenne convenant aux poissons costariciens. J'ai prévu d'emmener une canne robuste pour les poppers et la calée et une canne plus légère que j'utilise pour le bar avec une caisse pleine de leurres aux formes et couleurs variées.



Pour brosser sur papier un portrait de ce pays débordant de mille et une richesses, le meilleur moyen n'est-il pas de commencer par écrire son nom qui parle de lui-même: Costa-Rica, «côte riche»; «Côte» d'abord parce que cette parcelle de l'isthme américain est bordée par deux côtes longues et sinueuses qui baignent dans les eaux de la fouguese mer des Caraïbes avec ses coraux, ou encore dans le vaste océan Pacifique. Des bords de mer qui déroulent des kilomètres de plages idylliques.

Riche sous tant d'aspects encore, depuis ses côtes jusqu'au cœur de la Vallée centrale. Situé au centre des Amériques, le territoire costaricain a le privilège d'accueillir une bonne partie de la faune et de la flore qui recouvre le reste du continent au nord comme au sud. Ses multiples climats procurent ainsi une vie aussi diversifiée que la nature le permet, c'est-à-dire presque sans limites! Ses montagnes et ses rivières, ses vallées et ses plaines, ses forêts tropicales sèches et humides sont reconnues pour receler l'une des plus grandes diversités fauniques du monde. Des fleurs qui embaument l'air, une végétation luxuriante, des oiseaux aux chants aussi jolis que leur plumage, des papillons multicolores, des espèces peu connues: le Costa Rica est riche de ses envoûtantes beautés naturelles qui ne cessent de fasciner. Mais riche aussi de ses gens, les Ticos, chaleureux et accueillants, et de leur culture, partie prenante de l'important ensemble latino-américain.

Au Costa-Rica il y a quatre poissons marins rois :

- Le **tarpon** (*Megalops atlanticus*), surtout sur la côte atlantique, qui atteint une quarantaine de kilos loin des monstres gabonais.



- Le **snook** (*Centropomus centropomus*) appelé aussi bar (sans aucun rapport avec le notre) que les américains viennent spécifiquement pêcher à la mouche aux embouchures et estuaires sablonneux des multiples rivières qui se jettent dans les deux océans et qui peut atteindre ici le poids exceptionnel de 25 kg, record du monde.



- Le **sailfish** (*Istiophorus albicans*) appelé « pez velà » en espagnol et à tort en français « espadon voilier » alors que l'espadon appartient à une famille bien différente ; toujours la même confusion des traducteurs français entre les différents poissons à rostre qui font du superbe marlin bleu (*Makaira negricans*) de mille livres du roman d'Hemingway un espadon (*Xiphias gladius*) ! !



- Le légendaire **roosterfish** (*Nemastistius pectoralis*) appelé « pez gallo » en espagnol et littéralement poisson coq en français qui n'existe que de la côte de la Basse Californie jusqu'au nord de l'Équateur, si le record est à plus de 50 kg, des spécimens de 20 à 30 kg ne sont pas rares.



Nous ne pêcherons que les deux derniers, le voilier en traîne hauturière et le coq au popper ou au vif à la limite des dangereux rouleaux qui battent les plages de la péninsule d'Osa.

Le départ qui se fera de Roissy à bord d'un appareil de la compagnie espagnole Air Iberia est fixé au samedi 8 février matin, le retour le lundi 17, en gros trois jours de voyage pour six pleines journées de pêche. De plus il a fallu alléger au maximum les bagages car la liaison entre San-José et Golfito devant se faire en avion taxi nous devons nous contenter d'une vingtaine de kilos chacun, ce qui est bien peu. Trois kilos pour les vêtements et l'appareil photo et le reste en matériel de pêche.

Je referme ma boîte à pêche après avoir pour la centième et ultime fois fait l'inspection des casiers et des trousse de leurres. Rien ne manque.

Nous sommes vendredi 7 février, je sors du bureau et je sais que la nuit sera courte.



C'est loin le Pacifique !



Paris, Samedi 8 février, 4h30

L'avion décolle d'Orly Ouest à 8h45, il faut donc être sur place deux heures avant ; J'ai préféré ne pas dormir chez mes parents à Bonneuil, il faudra donc me débrouiller seul, ce qui ne me déplaît pas.

Je suis obligé de marcher jusqu'à la station RER de Port-Royal en traînant péniblement ma valise, faute de bus. Je passe au milieu des commerçants qui s'affairent à remplir leurs étals du marché du Val-de-Grâce, jetant au passage un regard amusé sur les poissons qui émergent des caisses de polystyrène. Nous venons de vivre deux semaines très froides mais avec l'effort de la marche forcée et le poids de la valise que j'ai fini par prendre à pleins bras, je suis déjà "en chaleur" et c'est à la limite de la sudation que j'atteins le quai avec dix bonnes minutes d'avance, répit pour faire baisser la température de mon corps, quelques gouttes perlant déjà sur mon front. Une âme en perdition, comme on en trouve souvent dans les transports en commun déblatère des ignominies sur ses semblables, il m'apostrophe même de l'autre côté du quai mais je l'ignore totalement car mon esprit est déjà porté vers l'Amérique. Destins bien dissemblables.

Mon train arrive enfin rugissant en sortant du tunnel qui l'amène depuis Luxembourg, un petit quart d'heure suffit à rallier Antony mais une désagréable surprise m'y attends, le premier Orly Val, sorte de mini métro entièrement automatisé n'ouvre ses portes qu'à 7h c'est à dire bien plus tard que n'importe qu'elle ligne de métro, allez comprendre.

Après un trajet aérien nous arrivons à la station desservant l'aérogare, j'ai rendez-vous avec mes parents qui, la veille,



sont allés chercher Alain, un ami strasbourgeois qu'ils ont connu au Gabon, tous trois sont déjà être sur place.

Finalement l'enregistrement se fait assez rapidement, toujours les mêmes palabres pour faire embarquer les rodcaddies, un agent étant spécialement dédié à cette tâche. Arrivé au comptoir, l'hôtesse m'annonce que le prénom ne correspond pas, en effet l'ordinateur fait apparaître le prénom de mon frère. Le risque est simple, me dit l'hôtesse, les agents de sécurité de Miami Airport risquent de me refouler purement et simplement vers Madrid sans aucune chance de parvenir à destination !!

J'insiste pour que la régularisation s'opère aussi sur les listings remis à l'Oncle Sam ; je suis tout de même un peu inquiet.



Je ne déteste rien de plus que ces longues périodes d'attente dans les aéroports, d'autant qu'avec tous les attentats les mesures coercitives nous confinent dans une salle de transit où les boutiques de produits détaxés ont du mal à faire patienter les voyageurs en partance.

Je décide de boire un café et croise un couple, très courant aujourd'hui dans les grands aéroports du monde, une grande et superbe femme se déplaçant avec le téléphone portable, parlant russe et étant escorté d'une sorte de caricature de parrain sicilien lui-même éructant quelques mots dans son combiné. Mafia russe quand tu nous tiens...

Le voyage est un périple, quatre avions successifs. Je regarde mes billets et la "feuille de route" de l'agence Club-Faune qui commercialise le séjour.

Arrivée 22h10 à San-José, capitale du Costa-Rica mais heure française ou costaricienne ? Je calcule rapidement en me basant sur l'heure française, cela nous donne un voyage de 13h30 alors qu'il faudrait rajouter sept heures de décalage horaire pour se mettre à l'heure de San-José.... Et pourtant....

Un premier Airbus nous mène en deux heures à Madrid où nous transiterons quatre heures et récupérerons Henry l'autre ami, toulousain, guide de pêche à Mequinenza. Nous avons troqué Paris et la France couverte d'épais nuages contre un ciel qui s'est dégagé dès que nous avons franchi les Pyrénées.

Le prochain avion nous mènera à Miami après un vol transatlantique, le plus gros morceau. C'est éparpillés dans l'avion mais soulagés que nous décollons enfin vers l'Amérique. Les vols en Boeing 747, malgré les films proposés, sont toujours trop longs. J'ai mis les écouteurs et sélectionné le film en version espagnole pour m'habituer à la "musique" de la langue de Cervantès. J'ai sorti les deux livres que j'ai emmenés avec moi, un guide touristique du Costa-Rica que je relis pour la nième fois et un petit manuel d'espagnol facile. Ma voisine, ibère quinquagénaire, qui va rendre visite à sa fille émigrée en Floride, se propose de me



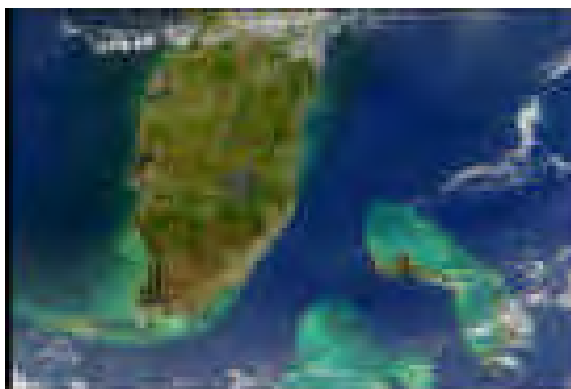
faire réviser mon vocabulaire. Mon accent est déplorable, elle s'étonne que j'insiste sur toutes les locutions traitant de l'espace comme devant, derrière, au loin, près, à droite...L'important est que je puisse communiquer avec le skipper surtout lors des manœuvres délicates.

L'Amérique !! Cela fait deux heures que je regarde par le hublot guettant d'éventuels bateaux qui entreprennent la "grand traversée" mais, à mon grand étonnement, je n'en apercevrais qu'un seul dont le sillage

trace un trait blanc immaculé sur le bleu de l'océan Atlantique. Puis ce sont les Bahamas, chapelet d'îles aux formes les plus saugrenues posées sur la mer et qui semblent noircies par le soleil. Un phénomène attire mon attention ; du haut des 11 000 mètres les seuls nuages visibles à l'horizon sont comme immobilisés au-dessus de ces petites langues de terre. La mer passant du bleu profond au vert

émeraude par paliers successifs correspondants aux différentes profondeurs, hauts-fonds succédant aux fosses et annonçant un îlot. L'activité à proximité de cet archipel semble intense ; bateaux de pêche au gros ?

Enfin c'est le survol de la côte de Floride toujours prise dans un halo de nuages, un virage au-dessus des zones d'anciens marécages asséchés parcourus de canaux qui semblent tracés à la règle. C'est l'approche finale et nous voyons les habitants s'affairer, nous survolons à basse altitude de nombreux supermarchés de la périphérie de Miami dont les



parkings sont pleins à craquer comme pour un début de week-end.

Le passage à l'Émigration est long et nous arpentons des centaines de mètres de couloirs et tapis roulants. C'est bon, mon prénom rectifié sur le billet n'a pas choqué le policier, sorte de Mike Tyson avec un côté humain en plus, il me souhaite même bonne chance pour la pêche.

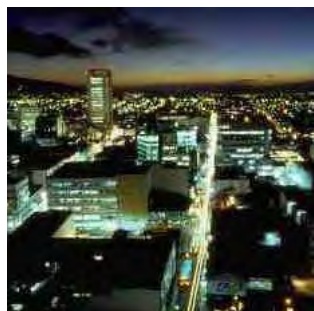
Nous allons encore patienter trois heures avant de monter

dans l'Airbus faisant la liaison jusqu'à San-José, le soleil commence à se coucher sur le Golfe du Mexique quand notre appareil prend de l'altitude, cela fait déjà 18 heures que nous avons quitté Orly et la fatigue commence à se faire sentir, avec la chance qui me poursuit, j'hérite d'une famille espagnole dont les deux garçons bruyants m'empêcheront tout repos pendant le trajet. Je reste zen.

C'est en pleine nuit que nous débarquons dans le charmant petit aéroport de la capitale costaricienne, un taxi doit venir nous chercher et nous emmener à un hôtel dans lequel nous devons passer la nuit avant de prendre un avion taxi pour Golfito le lendemain matin.

Seulement, une fois les bagages récupérés, nous voici tous les cinq avec nos valises et les tubes de cannes encombrants à la porte de sortie de l'aéroport où une demi-douzaine de chauffeurs de taxi nous proposent de nous mener à la destination de notre choix. Henry, qui parle couramment espagnol, essaie de se renseigner sur la présence éventuelle de notre chauffeur mais nous semblons bels et biens





abandonnés à notre sort, le plus cocasse c'est que personne n'a songé à noter le nom de notre hôtel. Un chauffeur très gentil nous prête son téléphone et nous parvenons enfin à joindre miraculeusement l'hôte. Nous nous entassons dans un petit van pour aller chercher un véhicule plus grand chez un cousin. Nous arrivons à minuit et demi dans

un petit hôtel perché sur une colline surplombant la capitale, au charme désuet où meubles africains côtoient d'autres au style plus hispanique. J'apprendrai que le propriétaire, ancien voyageur impénitent, est un fou de mobilier.

Notre contact français sur place doit encaisser nos récriminations, il se veut rassurant. Les chambres sont confortables et situées tout autour de la piscine, point central de cette jolie petite hacienda.

J'ai une chambre immense pour moi tout seul, j'allume la télévision pour prendre un peu le pouls du pays, mais la fatigue et la perspective de la journée du lendemain me plongent rapidement dans un sommeil profond.

Nous devons nous lever à 5h pour le petit déjeuner et je mets ma montre à sonner à 4h30 car j'ai décidé, lors de ce périple, d'être toujours en avance sur les autres, je ne perdrai pas ce rythme de tout le séjour.

Il est 5h et je suis le premier à me présenter pour la collation, le ticos encore endormi me propose quelques fruits en attendant le café, j'en profite aussi pour tester mes notions primaires d'espagnol. Les Costariciens ont un accent parfait

comme en Castille et parlent moins vite que leurs cousins espagnols, je suis donc rassuré.

Après un déjeuner copieux, nous montons dans un énorme 4x4 qui nous dépose à l'aérodrome de la capitale. Je suis surpris par l'équipement à l'intérieur du modeste bâtiment servant de hall de départ, les avions taxis sont très utilisés dans ces pays ce que nous ne connaissons pas en France.

Une nouvelle épreuve nous y attend, après nous avoir pesé ainsi que nos bagages l'employé nous annonce que nous dépassons de quarante kilos le poids autorisé, il faudra laisser plusieurs bagages qui prendront un autre avion, avec une surtaxe de 200\$ en passant (le dollar est quasiment la monnaie officielle du pays, il est accepté autant que le colon, monnaie nationale, et ce par tous les commerces).

Un petit bimoteur de sept places nous attend sur le tarmac, pendant que surveille le chargement de nos affaires, une jeune femme nous salue d'un inquiétant "Buena suerte senora e senores !". Michel ne voulant pas louper une bonne plaisanterie, fait demander par Henry, à mon interlocutrice, si elle veut bien nous accompagner, elle le regarde en souriant et lui répond qu'elle est le pilote de l'appareil. Je ne peux m'empêcher de sourire. Je préfère me mettre derrière pour avoir la vision de notre équipe ; sur ma droite un petit hublot me permettra

de ne rien perdre du paysage car j'ai calculé que vu la direction Sud-Ouest que nous prendrons, le soleil se trouvera



sur notre gauche. Les deux moteurs annoncent avant de lancer à hélices dans un fracas assourdissant, nous prenons notre position sur la piste et après une ligne droite qui paraît interminable notre commandant nous envoie en l'air avec une grande maestria. Je sens mon père et les autres un peu crispés, je sais qu'ils ont le préjugé sexiste trop courant de cette génération, moi je suis aux anges...

Le Costa-Rica est pour moi quelque part comparable à la Corse pour sa répartition géographique, un petit pays séparé en deux par une dorsale montagneuse qui le coupe en deux par le travers, à l'inverse de l'Ile de Beauté c'est du nord-est au sud-ouest. Une grande différence est que cette Cordillère est hérissée d'une huitaine de volcans culminants à 3 000 mètres et encore en activité. J'aime déjà ce pays, dont le



paysage fait de lames de basalte très acérées, pentues et couvertes d'une jungle impénétrable. En plus tourmenté et haché c'est le Triangle d'Or de ma jeunesse !!

Michel, les yeux exorbités, se retourne vers moi, pendant que je tente de prendre quelques photos. L'interrogeant du regard il me montre du doigt l'objet de son angoisse. Notre "commandante jefe" est tout simplement en train de se limer les ongles pendant que l'avion suit seul sa route, je remarque que sa petite taille ne l'aide pas bien à voir au travers du pare-brise mais je le rassure en lâchant ces mots magiques "pilote

automatique !" Je sais bien qu'à part un incident mécanique, le danger en avion se situe au décollage et à l'atterrissage.

Soudain, entre deux nuages, le Pacifique est là, baignant la base de vertigineuses montagnes qui tombent à pic sur un collier ourlé de petites plages blanches. Je suis ému, c'est vraiment magnifique, je vois des torrents qui tombent en cascade des hauteurs avant de finir en rivières limoneuses et aux multiples boucles venant mourir dans l'océan, zone privilégiée du fameux snook mais aussi des tarpons.

Nous longeons maintenant la côte et j'ai tout loisir d'observer la plus grande surface d'eau du globe sur laquelle je naviguerai dès demain. Ici et là, quelques tôles ondulées nous signalent des habitations isolées, un ruban blanc pour une route.

J'ai bien étudié la carte et reconnais la péninsule d'Osa, succédant à la baie de Coronado, grâce à sa physionomie bien particulière s'avancant dans



l'océan, ultime territoire sauvage précédant l'immense Golfo Dulce. A ce moment nous entamons l'approche finale, piquant vertigineusement. J'ai beau regarder, je ne vois pas de piste. Arrivé au ras de la cime des arbres de la colline sur laquelle nous ne manquerons pas de nous écraser dans une seconde, pensais-je, une dernière mise en opposition de la carlingue pour ralentir encore la chute et nous tombons



littéralement derrière la colline, c'est le choc du contact avec la piste, ouf, je ne suis pas mécontent d'être arrivé.

Un comité de pêcheurs français, qui prendront ce même avion mais sur la route du retour, nous accueillent, genre fils à papa avec chemisette avec marlin en boutonnière ; porter ça sans s'appeler au moins Closterman me semble être une gageur. Cela me rappelle que cette passion nécessite de gros moyens. Pour ajouter au tableau, alors qu'on nous annonçait il y encore quelques jours des bancs de coryphènes en grand nombre, elles semblent avoir déserté le secteur et plus grave, les sailfish aussi !

Je reste le temps d'assister au décollage car je me dis qu'avec la colline qui se dresse face à nous, il est impossible de passer. Je comprends vite ma stupidité, l'avion remonte tranquillement toute la piste pour se retourner et entamer sa course dans le sens inverse c'est à dire le même qui nous a servi à atterrir, l'aviation de brousse a ses propres règles. Un taxi nous emmène à quatre kilomètres de là, au sud du village sur la route qui mène au Panama.

Golfito, littéralement "Petit Golfe", est situé à l'intérieur du Golfo Dulce qui s'enfonce de 50 km à l'intérieur des terres. C'est un village assez important sans charme qui se déroule, coincé entre monts et golfe, de part et d'autre de la route. Maisons et commerces en béton sans style particulier mais rues propres de tout déchet, ce n'est pas une station balnéaire mais son importance se situe dans le fait que c'est un des rares endroits de la côte pacifique où les bateaux peuvent mouiller. On voit donc défiler de magnifiques Fishing Cruiser, open 23' aux Hatteras 50' qui marchent à 40 nœuds pour se rendre sur les lieux de pêche arborant fièrement le

"Stars and Stripes"; en ces temps d'opposition franco-américain, les choses sont claires, ici on aime les yankees !

Les habitants sont habillés comme le sont ceux qui vivent sous les tropiques mais je remarque que les vendeuses de magasin portent la jupe plutôt courte ce qui est étonnant.

Tout autour la nature est omniprésente avec une des 37 réserves naturelles du pays où vivent encore en toute tranquillité jaguars, singes « araignée », toucans et autres grenouilles arboricoles aux couleurs les plus vives.

Notre hôtel "Las Gaviotas" ("les mouettes") est un mignon petit complexe comprenant un bâtiment principal au bord de la piscine, où se trouvent cuisine et salle à manger sous un toit de feuille de palmier et une série de petits bungalows, tous face à la mer. J'ai le numéro 8.



Une mauvaise nouvelle de plus, Julien Dérozier, notre mythique guide pêche ne sera pas là avant le soir car sa famille et lui se doivent de séjourner un minimum de trois jours au Panama avant de solliciter un visa valable pour 60 jours.

A droite de la piscine part une passerelle en béton qui s'enfonce dans la mer sur une cinquantaine de mètres au bout desquels se trouvent les deux coques open 23' et 28' sur lesquelles nous allons passer la plus grande part de notre séjour.

Un jeune ticos est là à réviser les doubles motorisations Yamaha 80 et 100 cv, on aperçoit quelques petits poissons en



surface, je vais revenir mettre quelques coups de lancer car je suis impatient de prendre des poissons.

J'interroge comme je peux le marinero qui m'explique quels poppers sont les plus prenant sur les poissons coq. Il s'appelle Miguel et nous partagerons durant une semaine les mêmes aventures.

Il fait chaud, dans les 28°, ce qui crée un choc thermique avec les températures hivernales de Paris, heureusement ma chambre est spacieuse, au sol, une tomette magnifique très hispanique, de plus, elle est équipée, à la fois, d'une gigantesque aile d'avion comme ventilateur et d'une climatisation. Malgré le bruit et contrairement à mes voisins je laisserai les deux fonctionner en permanence.

Une fois mes affaires défaites, je saisis mon lancer léger, une poignée de leurres, et me dirige au bout de la jeter maintenant désertée, c'est marée haute.

A droite, près d'un voilier ancré, je distingue une activité, je choisis un popper en bois de ma fabrication. Au deuxième passage j'ai une attaque mais le poisson rate le leurre, j'ai la chair de poule, quel genre de poisson peut il y avoir dans ces eaux stagnantes ?

Plus tard Julien me dira que quelques gros snooks ont été pris ici même la nuit attirés par la lumière du projecteur éclairant la plate-forme d'embarquement. Finalement je ne saurai pas car malgré quelques attaques sans suites et ayant perdu ce premier leurre, je rentre bredouille mais plein d'espoir sur la suite des événements. Je ne veux pas rater le rendez-vous avec Julien programmé pour 18h.

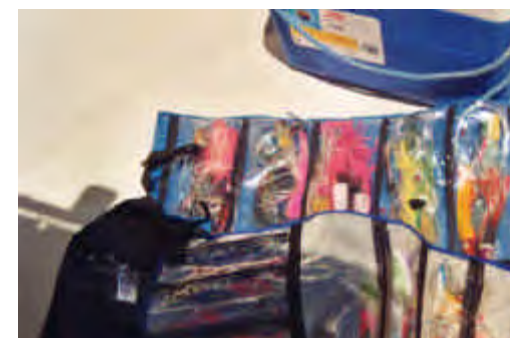
Je suis partagé, en me trouvant face à lui, on m'avait tellement dit qu'il pêchait les poissons de ses clients, qu'il était insupportable, etc.. Ici je voyais quelqu'un de sympa qui

commença par inspecter professionnellement nos boîtes de leurres, il acquiesça par un "excellent ça" en désignant les poppers Orion, mais fut étonné par le contenu incroyable de leurres à marlins, sailfishs, thons que j'avais dans mes deux grandes trousses.

Je lui expliquai que mon frère Patrice, qui devait venir, est excellemment équipé pour ce type de pêche, je débute donc avec les armes des meilleurs.

Il nous expliqua ensuite que ce serait au jour le jour soit, pêche hauturière à la traîne du sailfish en standup ou pêche côtière au lancer, selon les conditions de pêche et les résultats de la veille.

Il nous dit enfin que demain il nous skippera avec Miguel comme marinero, Alain et Henry l'hispanophone prendront place sur le



bateau de Chépe, incroyable spécimen au physique et à la dégaine de brigand mexicain de western, il ne manque rien au personnage, ni le chapeau de paille, ni un grand espace en lieu et place des ces incisives. Nous irons prospecter le grand large pour tenter de trouver les sailfishs, Chépe itou.

Il est 18h30, le premier repas, au bord de la piscine avec une vue magnifique sur le "petit golfe", est assez cocasse. Quand les serveuses nous présentent la carte, nous sommes dans l'incapacité de faire un choix de menu car les termes ne nous sont aucunement évocateurs. Je revois encore le regard étonné de la serveuse à l'annonce de nos commandes respectives, nous avons tout simplement tout mélangé. Une



succession de plats assez hétéroclites vont se succéder sans suite logique riz, haricots noirs, spaghettis à l'huile d'olive et à l'ail pour les féculents. Dinde, bœuf, porc ou poisson pour les viandes, une bouteille de vin chilien pour accompagner le tout.

Inutile de préciser que les conversations portent essentiellement sur la journée du lendemain qui s'annonce, avec certainement pour chacun, des rêves très personnels, pour ma part, je rêve secrètement d'avoir la chance de combattre un marlin, le poisson ultime, bien que je sache que les prises seraient rares, mais de nature optimiste je sais qu'on pique quand même marlins bleus (*Makaira Negricans*) ou noirs (*Makaira Indica*) et recherchant le voilier.

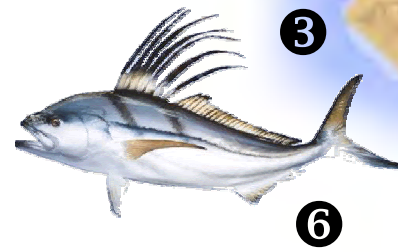
Je rentre dans ma chambre climatisée à 20h et regarde la télé, une cinquantaine de chaînes américaines ou latinas s'ajoutent aux chaînes européennes, j'espère que les Américains ne déclencheront pas les bombardements cette semaine car cela compliquerait, à coup sûr notre retour. Incroyable le nombre de matchs de foot diffusés par les différentes chaînes, Coupe Libertadores oblige, sans oublier le panorama complet de tous les championnats européens, je peux donc, en ce dimanche, voir les deux buts de mon équipe fétiche Bastia. Une demi-heure après j'éteins la lumière la tête remplie de rêves les plus fous.





Costa-Rica

6 jours de pêche
du 10 au 16 février



3

6

5

1

2

4



Initiation à la “pêche au gros”

Quand ma montre sonne, il fait nuit noire, il est 4h soit une heure avant le réveil officiel, je tiens à ne pas être bousculé et d'avoir le temps de me préparer avant cette journée. Je prends une douche avec ce système constitué d'une arrivée électrique avec domino sur la poire de douche qui paraît-il est commun en Amérique latine. Quelques étincelles jaillissent même quand je tente de régler la température de l'eau, si jamais un court-circuit se produit, je serai comme sur une chaise électrique les pieds baignant dans l'eau.

J'allume la télé pour regarder CNN, la guerre en est encore au stade des communiqués assassins.

Je réveille mes parents et leurs amis sur les cinq heures, ces derniers ont toutes les peines du monde à se lever.

Après un petit déjeuner “continental”, Julien et les marins arrivent avec les cannes de traîne, il est temps d'embarquer.

J'emmène une canne à lancer légère et un moulinet garni de nylon de 20lb au cas où quelques coryphènes (*Coryphaena Hippurus*) ou thons jaunes (*Thunnus Albacares*) se manifesteront en bancs sur notre chemin.



A peine partis nous passons doucement au milieu des bateaux à l'ancre jusqu'au moment où au détour d'un

crevettier rouillé la mer semble en ébullition, nous montons sur nos cannes des mitraillettes d'hameçons nus ou de mini plumes avec un plomb en final que nous balançons en plein milieu de ce banc de “sardinas”, qui en passant n'ont aucun rapport avec nos sardines, et dandinons soit lentement soit rapidement, en effet chaque banc a ses réactions bien particulières. J'entends Francia 4 – Costa Rica 3 !! Ce sont Julien et Miguel qui sont en lutte amicale, je sors donc quelques vifs qui longs d'une quinzaine de centimètres sont parés de quelques points foncés sur le flanc qui les apparentent aux sardines. Mais il faut rester prudent car une sorte de poisson plus petit pris par Michel se révèle être un danger, la blessure engendrée par le contact avec la dorsale peut se révéler très venimeuse.

Nous capturons ainsi une vingtaine de vifs qui rejoignent le bac parfaitement oxygéné situé sous une banquette.

C'est donc avec cette provision de précieux vifs et en confiance que l'on prend le chemin de l'embouchure du Golfo Dulce. Une grosse demi-heure est nécessaire pour atteindre Matapalo, le pain de sucre situé à droite en sortant du golfe, sorte de balise naturelle, point de référence sur lequel se basent les skippers lorsqu'ils évoquent les caps à suivre afin de retrouver les poissons repérés et pêchés la veille. A partir de là, soit-on file droit vers les “eaux bleues” du large, soit-on longe les côtes à quelques centaines de mètres du bord. Aujourd'hui nous avons choisi l'option “pez vela », le “pez gallo ” attendra.

Les “eaux bleues ” ?! Mais qu'est-ce donc ? Ces eaux ont toutes cette qualité unique de transparence précieuse, ce bleu saphir vivant à l'améthyste foncé quand un nuage voile le soleil. Il faut avoir franchi la ligne de séparation tranchée au



couteau entre les eaux communes, dites vertes, et l'eau bleue pour en saisir la différence . Cette zone pouvant être plus ou moins loin de la côte, manifestement du fait d'un vilain



courant chaud qui donne une température de l'eau à 29,9°, nous devons aller au-delà des 50 miles pour gagner ce territoire de pêche. Au bout d'une bonne heure de navigation au

maximum du navire, nous atteignons enfin la " mer promise ", le Pacifique mérite bien son nom, contrairement à l'Atlantique la houle se fait peu sentir, la mer est un lac, bleu comme l'azur c'est surprenant cette teinte, un bleu profond et puissant, le plus beau qui m'a été donné de voir, je regarde le sondeur, nous avons plus de mille mètres d'eau sous nous et la température toujours proche de 30° en surface, incroyable ! "Nous mettons en pêche !" Cette phrase tant attendue résonne comme un coup de clairon. La côte, aux reliefs estompés par une brume de chaleur, nous semble lointaine, nous sommes à une cinquantaine de kilomètres. Nous pêchons bien entendu dans le strict respect des règles et de l'éthique de l'IGFA et nous pratiquerons, comme c'est la coutume ici, le " catch and realese ", seul la traque et le combat avec le poisson nous importent et en aucun cas sa mort même si le voilier c'est délicieux, paraît-il. Nous allons

traîner quatre lignes, sur les tangons à l'extérieur, deux gros leurres Williamson bleu et rose reliés à deux cannes DPSG avec moulinets Tiagra de Shimano, de 50 et 80lb, au cas où un marlin passerait par-là ; au milieu, une canne de 30lb avec un leurre Iland Express et une 20lb sur laquelle Miguel ajoute une sorte de bécasse de mer qu'il a soigneusement préparée, au centre de la jupe du leurre. Il paraît que les voiliers raffolent de ça.

Une demi-heure à peine s'est écoulée, je suis à l'arrière du bateau, tentant de percevoir grâce au lunettes polarisantes, que je n'ai pas manqué d'emporter aujourd'hui, la danse des leurres à jupes qui alternent nage sous la surface et jaillissement sonore. Une Daisy Chain , ligne montée avec quatre ou cinq calamars en plastique, renforçant, par les sauts hiératiques sur l'écume du remous des hélices, la simulation de banc de poissons et pleine débâcle. Soudainement, sur ma gauche, la ligne de 80 lb détangonne violemment, le fil du moulinet hurle en sortant à toute vitesse puis s'arrête brusquement.

Julien s'est emparé de la canne, nous sommes pris au dépourvu mon père et moi, car nous ne connaissons pas encore les gestes à adopter au moment de la touche. Nous sommes comme des conducteurs débutants prenant leur première leçon de conduite.

Il mouline et ramène le bas ligne sectionnée, le leurre BB Cavitor perdu.

-Mais qu'est ce que c'était Julien ? Demandais-je.

-Un marlin, mais il a du tout casser en sautant en tournant sur le bas de ligne !!





Miguel refait le bas de ligne en mettant à l'eau un leurre semblable mais aux couleurs plus vives.

Comme un avertissement, me revient en mémoire, une phrase de Patrice :

« Si tu loupes un premier poisson dans un voyage, tu n'en revois plus un seul de tout le séjour ! ». Moi qui rêvais de tenir au bout de ma canne un de ces seigneurs de mer qu'il soit bleu ou noir.

Les marlins pris dans ces eaux ne sont jamais énormes mais peuvent atteindre des poids conséquents, Julien détient pour l'instant le record de toute la côte avec un beau bleu de 640 lb. Il nous dit que comme au mois décembre, les eaux bleues sont si près qu'elles baignent le rocher Matapalo, les sailfishs

s'ébrouent à l'intérieur du Golfe et il est courant de piquer quelques marlins noirs sitôt le pain de sucre passé.

La prédiction se réalisera, hélas. Nous dûmes nous concentrer sur le *Pez Vela*.

Le voilier est certainement le poisson à rostre le plus répandu dans les mers chaudes et ce sur pratiquement tous les rivages côtiers situés en les deux tropiques. On a longtemps cru qu'il existait deux souches distinctes. La première en Atlantique, d'une part aux Caraïbes où un poisson de 25 kg est considéré comme un gros poisson, l'autre sur les côtes africaines, surtout au Sénégal et en Angola où les poissons de 40 kg ne sont pas rares (record à 62kg). La seconde souche présumée Indo-Pacifique bien plus grosse, on peut espérer prendre un spécimen de 150lb avec un peu de chance (le record étant de 100kg).

Le sailfish est un poisson unique de part sa voile en forme d'étendard, aux couleurs irisées passant du mauve au bleu électrique jusqu' au bronze quand ils se rendent au bateau, mais aussi par sa croissance qui est une des plus rapides que l'on connaisse (en six mois l'espadon atteint déjà 3 kg pour 1,30m, rostre compris), en revanche ces poissons atteignent très rarement la dizaine d'année (entre 5 et 7 ans en moyenne). Ils se promènent quelques fois en bande de plusieurs individus semant la panique dans les bancs de poissons fourrage mais le plus souvent par paire de copains (et non par couple..).

Au Costa-Rica les voiliers sont en général très gros, plusieurs records ont été établis sans ses eaux ou celles du Panama voisin. Le marlin se pêche en traîne plutôt lente contrairement au marlin, en général à 5-6 nœuds. Julien m'explique qu'ici les sailfishs ne prennent que rarement le



leurre en traîne, ils sont avant tout attirés par le bruit du moteur et les vibrations produites, et ils viennent regarder de plus près les leurres tractés par l'esquif. Les leurres sont à jupe entre 20 et 40 cm, on tend les cannes tout près du remous produit par les hélices, là où la vague se forme, les gros aux extérieurs à une dizaine de mètres, les petits au centre dix mètres plus loin. Le bleu et rose marchent fort en ce moment mais nous choisirons aussi d'autres coloris comme le jaune et rouge ou le vert tendance coryphène.

La technique consiste à guetter d'éventuels "suivis", de maintenir le poisson curieux derrière les leurres, de saisir une "sardina" dans le vivier et de l'escher sur un hameçon 4/0 à 6/0 par le dos ou les yeux, on laisse filer la ligne en maintenant le doigt sur la bobine pour freiner juste ce qu'il faut pour ne pas faire une perruque. Une fois l'appât sous le nez (le rostre devrais-je dire) on fait signe au skipper de stopper le bateau, le marinero remonte vite les autres lignes à bord (le voilier suit souvent jusqu'au bateau) et, en général dès qu'il aperçoit le scintillement du vif il le prend.

La technique est celle du "drop back" c'est à dire, tout d'abord le sailfish prend le poisson et continue son chemin entraînant la ligne, puis lorsqu'il sent la morsure de l'hameçon en retournant le poisson pour l'avalier le démarrage se fait plus violent c'est le moment de ferrer amplement mais fermement par deux fois pour faire pénétrer le fer dans le rostre ou l'extérieur de la bouche (gage de remise en liberté dans de bonnes conditions), c'est aussi le moment où le voilier commence des séries impressionnantes de sauts, secouant la tête et tout le corps pour tenter de se libérer. Le combat excède rarement une dizaine de minutes, il faudrait descendre plus bas dans les classes de lignes "ligh tackle"

12, 8 voir 4lb ou à la mouche pour avoir des combats à l'issue bien plus incertaine.



Nous avons branché la radio et choisi le canal sur lequel tous les skippers (qui le désirent) donnent des nouvelles de leurs sorties, ils ont comme hier un peu plus au Nord que nous, nous maintenons notre cap. Cela fait trois heures que nous traînons depuis l'épisode du marlin et nous n'avons eu ni touche ni contact visuel avec les voiliers. Pour une raison inconnue, ceux-ci se mettent quelques fois à bondir hors de l'eau, certains prétendent par jeu d'autres qu'ils tentent de se débarrasser des parasites qui se fixent sur leur dos.

Nous pourrions nous asseoir et attendre la touche en sirotant une bière mais la pêche nécessite énormément de



concentration ainsi chacun se charge de guetter tout saut éventuel d'un voilier dans la direction qui lui est attribuée.

Finalement notre skipper nous désigne la direction où les flancs argentés d'un sailfish ont percé la surface, nous nous dirigeons prestement sur la zone.

Tout à coup Julien hurle à Miguel "Vela, velaaa !" En montrant la direction des leurres, je regarde la nage des quatre leurres dans les remous du moteur mais ne vois rien. Aussi paradoxal que cela puisse paraître le bateau et son moteur ont un rôle "appelant" sur le poisson, il est possible que le bruit des hélices simule assez bien un banc de poisson fourrage en fuite.

Le marinero qui a saisi la canne dans son logement accroche une sardina à un hameçon de type octopus 4/0 et lance dans le sillage du bateau, Julien coupe les gaz, Miguel laisse glisser le vif jusque devant le poisson pour que celui le prenne, mais comme la manœuvre échoue il lève très haut la canne et commence un mouvement de dandine pour déposer l'appât dans la gueule du poisson suiveur. Hélas celui-ci, certainement méfiant, finit par se lasser et passe son chemin. Fausse joie, le taux d'adrénaline retombe.

Moins de vingt minutes plus tard, seconde alerte beaucoup plus spectaculaire, un voilier suit nos leurres, la tâche sombre qui le signale est plus visible, il donne quelques coups de rostre dans le leurre de gauche, Miguel lance péniblement son vif après avoir mal accroché un premier qui est tombé à l'eau, Julien arrête le moteur, le marinero ferre par trois fois, la canne se tend, "raté !!!".

Julien lui demande de remonter vite la ligne pour tenter de présenter une nouvelle sardina, il lance: "Il y en a deux !". Nous sommes très excités et je bous déjà de ne pas tenir la

canne, Miguel laisse partir la ligne, mouline et ferre, encore une fois dans le vide !!!

L'espadon voilier nous gratifie de trois sauts successifs, c'est magnifique !

Je n'en peux plus, je demande si nous aussi nous pouvons tenter de ferrer le poisson, Julien fait la sourde oreille. C'est trop bête ! Un autre bateau qui a vu sauter notre poisson s'est dangereusement rapproché, pas très sport ! Julien dit que s'il touche un poisson sous notre nez, notre poisson !! Nous couperons sa ligne, par une savante et brusque manœuvre circulaire, pour lui apprendre les bonnes manières.

Puis c'est le branle-bas de combat, un voilier suit, "Es un pequeno !" Lance notre skipper, ce coup si Miguel assure enfin son ferrage, le poisson est pris.

-Quelqu'un prend la canne, vite !

-Vas-y papa ! (je lui laisse l'honneur du baptême)

Le frein de la 20lb se déroule par à-coups pendant que Julien remonte les autres lignes au bateau, rabat les tangons de telle façon que le pêcheur ne soit pas gêné quelle que soit la direction que prend le poisson.

J'observe bien toutes les manœuvres tandis que Julien ne cesse de dire "mouline, mouline, mouline.. !", Ces moulinets à tambour tournant avec la manivelle à droite sont un peu perturbant au début.



Le poisson part sur la droite du bon côté, il saute à nouveau plusieurs fois, mais un moment donné "no es el miso que altar !" Précise Julien. Le poisson n'est plus qu'à une dizaine de mètres du bateau quand il se met à sauter dans notre direction, le skipper met les gaz pour éloigner le bateau et Michel, déséquilibré, s'étale de tout son long sur l'arrière du bateau (il manquait une surface antidérapante). Dans un ultime saut le poisson, à portée de main, se libère de l'hameçon et quand le pauvre Michel se relève, le poisson est déjà parti.

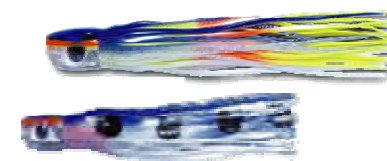
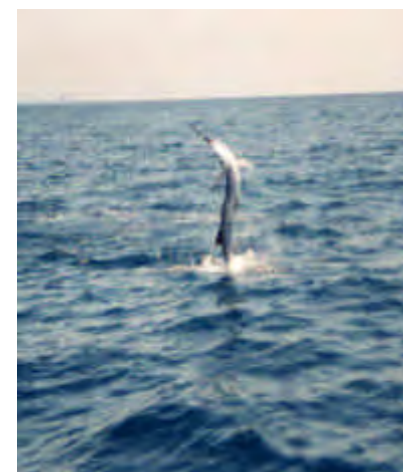
Nous n'aurons plus de touche de la journée et c'est plus que dépit que je me remémore cette première journée de pêche, sur le chemin du retour, pendant laquelle je n'aurais même pas donné un coup de manivelle. Miguel, avec sa voix de crécelle, interroge les autres bateaux sur le retour, seuls trois voiliers ont été capturés sur la vingtaine de bateaux de sortie ! Avec celui de mon père amené au bateau et deux suivis, nous ne nous en tirons finalement pas si mal...

En rentrant, je vais directement prendre une douche (la fameuse chaise électrique) car la chaleur fut accablante toute la journée, je me passe ensuite le visage à la Biafine pour éviter le feu de peau si courant les premiers jours d'exposition ? J'ai la cheville droite enflée comme si je m'étais fait une entorse mais cela n'est pas douloureux, curieux !

Alain qui souffre déjà de la morsure du soleil sacrifie un tee-shirt pour que ma mère lui couse derrière sa casquette un morceau d'étoffe dont le but est de protéger la nuque vulnérable, on ne badine pas avec les rayonnements solaires. L'ambiance du dîner est assez morose, même si l'autre bateau parti plus au nord a touché deux poissons dont un capturé, j'entends vanter les mérites de Sette Cama au

Gabon par rapport à Golfito, etc. Étant plutôt de nature optimiste, je préfère retourner dans le havre de paix que constitue ma chambre, je retiens le seul point positif et non des moindres, c'est que dorénavant je saurai me servir d'un moulinet à tambour fixe avec manivelle à droite, n'ayant jamais pêché qu'au tournant. Contrairement à Henry et Alain qui insistèrent pour pêcher avec leurs cannes à silure, pour ma part, je préfère progresser et cela se révélera payant le dernier jour...

Une pensée pour les êtres chers que j'ai laissés dans la grisaille hivernale et je m'endors l'esprit plein d'espoirs pour le lendemain. C'est ça la pêche !



Mon premier voilier



Je me lève à quatre heures, c'est le rythme que j'adopterai, j'ai calculé que cela me faisait gagner une heure sur le décalage horaire, histoire de ne pas être trop perturbé à mon retour à Paris.

Je suis impatient de voir Julien car c'est lui qui décidera si nous persistons à la recherche des rares voiliers ou si nous allons passer une journée à lancer nos leurres pour tromper les poissons de roche et le fameux gallo.

J'ai fini mon café et ma succulente salade de fruits frais quand nos quatre marins débarquent avec moitié moins de canne de traîne, Julien a tranché, Chépe emmènera les joyeux drilles avec leurs lancers prospecter la côte sud, nous nous persistons et c'était vraiment mon souhait.

Nous avons du mal à faire des vifs dans le petit golfe fermé où mouillent les voiliers et les bateaux de pêche, nous essayons de localiser de l'activité en surface mais les différentes petites boules de poissons se révèlent être décevantes, ils ne mordent pas car trop petits. Bon an mal an, mais avec difficulté nous parvenons à capturer une quinzaine de vifs, c'est maigre si la journée se révèle faste en touches mais c'est suffisant si la pêche est difficile.

Assez perdu de temps, nous mettons les gaz pour sortir de golfe, sorte de mer intérieure, puis prendre la direction du petit large. Ma cheville est toujours gonflée et rouge, cela m'inquiète un peu, on verra ce soir !

Pendant l'interminable traversée du golfe nous ne pouvons faire autre chose de se tenir et voir défiler le paysage, du reste magnifique, avec cette jungle qui couvre ces lames



basaltiques qui finissent dans le bleu-vert de l'océan, une sorte de sauvagerie, d'exubérance

Nous croisons sur notre route une tortue verte qui lézarde en surface puis une petite bande de dauphins noirs, je pense à ma fille Lisa, dont le rêve est de nager au milieu de ces cétacés.

Comme hier, ce méchant courant chaud anormal pour la saison, a repoussé les « eaux bleues » très au large, deux heures de navigation sont nécessaires pour atteindre les zones de pêche.

Comme l'activité est quasiment nulle en surface, nous suivons notre route, tournant autour d'une bille de bois, car toute épave est susceptible d'attirer tous les maillons de la chaîne alimentaire. Puis ce sont des palangres, de plusieurs kilomètres, tendues par les pêcheurs locaux, le dorado (*Coryphaena Hippurus*) étant le poisson le plus recherché ; Mais aucun signe d'activité. Nous voyons de temps en temps l'éclat fugitif d'un voilier s'ébrouant mais toujours à distance



conséquence, nous faisons de grands cercles pour tenter un éventuel poisson, en vain. A la radio les nouvelles ne sont pas rassurantes, quelques voiliers vus mais seulement un capturé très au nord.

Souvent, lorsque les conditions de pêche sont difficiles les skippers ont tendance à converger vers les endroits où ont été signalées les prises et il

n'est pas rare de voir des armadas de bateaux réunis sur un périmètre restreint.

Je partage complètement avec Julien ce besoin de solitude en action de pêche, c'est vrai à terre mais encore plus en bateau, nous persistons, seuls, à prospecter le secteur ouest. La pêche à la traîne est difficile, car contrairement au lancer, le pêcheur n'est pas actif. Rester des heures à scruter la mer et surveiller le sillage laissé par les leurres ne sont pas choses aisées ; rester toujours concentré, attentif et confiant voilà la recette du succès.

L'après-midi est bien entamée, il est 15 heures, et un sailfish surgit des profondeurs au niveau d'un leurre central.

-«Vela ! » Indique Miguel, c'est le moment de vérité.

Je saisis la canne de 1,80 m, passe le baudrier pendant que le marinero m'attrape un poisson que, fébrile j'esche par les yeux ; en général je préfère une présentation plus naturelle par le dos, mais je ne veux pas perdre de temps, pour tenter le voilier avant qu'il ne se lasse de notre raffut.



Je sens dans mes artères le sang battre violemment, je dois être efficace, même si les poissons sont méfiants, contrairement à Miguel hier.

Je lance ma sardina dans le remous du moteur, applique un pouce léger sur la bobine qui dévide calmement le fil à l'allure



que le bateau file. Quand mon vif se trouve au niveau du dernier leurre ! Je lève la main pour que notre skipper coupe les moteurs, le voilier semble avoir disparu. La bobine s'emballe. Je mets le cliquet, compte jusqu'à cinq, pousse le frein jusqu'au « strike » et ferre énergiquement (peut-être un peu rudement). La direction de mon fil qui se dévide, pendant qu'à une cinquantaine de mètres, spectacle magnifique, l'espadon entame une série de cabrioles, me rassure, il est bien pendu, le combat peut commencer. Je ne peux m'empêcher de m'exclamer

-que c'est beau !

En voyant ce poisson aux flancs argentés et rayés de brun se débattre avec force.

-pense à ton frère ! !

Me souffle Julien qui me voit ému.

-pense au poisson aussi, tu pompes bien tendu et ça devrait bien se passer.

L'espadon me reprend du fil ; je vois le nylon filer, je freine doucement la bobine en appuyant légèrement les pouces sur la paroi interne de la bobine ; encore un conseil de Patrice

que je garde présent à l'esprit.

Le second étant de prendre son temps car avec mille mètres d'eau sous nous, le risque de sectionnement du fil est quasi nul, hormis suite à une mauvaise manœuvre et que le fil touche l'hélice.



Retour à la réalité.

-Mouline, mouline, mouline ! ! !

Hurle Julien qui relève toutes les autres lignes, passant par-dessus, par-dessous mon fil, les autres lignes dans un savant balais.

Je tiens mon premier voilier, il a l'air gros me confirme Julien, sur une ligne de 20 lb c'est un régal. J'arrive à le faire passer du côté droit du bateau et aperçoit une tâche rose à la



commis sure de sa bouche. C'est son estomac que le poisson a régurgité pour tenter de se défaire de l'emprise de l'hameçon ; mais celui-ci est planté dans la lèvre inférieure, il est maintenant à une trentaine de mètres et donne des coups de rostre rageur. Il est passé de l'argent au jaune d'or, signe de colère ou de stress.

-Quand tu vois arriver et vibrer la double ligne, tu montes l'émerillon à la poulie de tête de canne, tu te recules légèrement en amenant le poisson au bateau et Miguel pourra, avec ses gants en kevlar prendre le bas de ligne et attraper le rostre.

Le voilier me semble encore un peu « vert » (quelle santé !), Mais j'effectue tout de même la manœuvre, et quand le



marinero saisit le nylon, je baisse mon frein, au cas où il prendrait l'idée au poisson de repartir.

Miguel connaît bien son travail et à tât fait de saisir le voilier par son rostre qui est assez long. Le poisson se débat encore avec vigueur. Son corps a viré maintenant au bronze foncé et quelques éclairs indigo dans la voile.

Le combat a été mené rondement, je n'ai pas fait de faute et le poisson est là devant moi, à portée de main.

-il n'y a pas assez de poisson pour se permettre de les louter ! Dit Julien à Michel.



Je vais m'asseoir sur l'angle arrière de la coque pour accompagner et recevoir cette merveille bien plus grande que moi avec ses 2,70 m.

Après avoir retiré l'hameçon à l'aide

d'une pince, Miguel hisse le poisson par le rostre, je le saisis en le ceinturant. Mais il ne l'entend pas ainsi et se débat comme un beau diable. J'ai toutes les peines du monde à me maintenir dans le bateau.

Je déploie sa voile. Vite, quelques photos et nous le remettons dans l'eau. Pour relâcher les poissons un peu fatigués par le combat, il suffit de les maintenir par le rostre, dans le sens de la marche, en mettant le bateau en avance lente, les ouies peuvent s'oxygéner facilement et le poisson reprendre de la vigueur. Pendant que Miguel effectue un mouvement alternatif de va-et-vient, je prends et remets

l'estomac de l'espadon dans le fond de la gorge. Au bout de quelques minutes, revigoré, il repart sans difficulté.

Quelle magnifique créature, je suis ému.

-Ah, il est beau ! Dis-je voyant ma palette de bruns et bleus repartir à son élément.

-Merci poisson ! Tu l'évalues à combien ? Demande mon père au Julien.

-plus de 100 lb ! C'est un magnifique poisson que tu as pris Bruno.

La journée de pêche tire à sa fin, nous remontons les lignes et mettons plein gaz sur la côte, deux bonnes heures de « tape cul » nous attendent surtout à l'intérieur du golfe car curieusement, si, l'océan, au large, est bien calme, le vent thermique de l'après midi crée une mer hachée dans le Golfo Dulce et il faut bien s'accrocher pour ne pas se faire mal sur une vague un peu plus méchante que les autres.

En passant Matapalo, Julien nous désigne la côte située au Nord et nous dit :

-Demain nous irons défier les gallos par là-bas, sur un de mes territoires où personne ne pêche. De beaux rêves en perspective pour la nuit à venir.

Arrivés enfin au chenal qui entre dans le Golfito, nous abordons une pittoresque station-service pour faire le plein. La méthode reste assez rustique mais terriblement efficace et



surtout très pratique. Nous abordons doucement une sorte de jetée aux pylônes en béton. Je maintiens le bateau pendant que Miguel, tel un singe, escalade une colonne en profitant des pneus suspendus tout le long avec en poche les cent dollars que vient de lui donner Julien.

Il marche jusqu'à une cabane, sorte de poste de paiement, et revient avec un gros jerrican traîné sur un diable. Il suffit de prendre un tuyau qui ira du réservoir au bidon, l'essence coulant naturellement selon la même loi des vases communicants, principe premier du château d'eau.

Une fois cette indispensable opération, qui nous fera gagner une demi-heure demain matin, nous rentrons doucement, croisant deux gros crevettiers aux tangons métalliques supportant de grands filets à petites mailles.

De retour, sur la terre ferme, nous retrouvons nos amis qui sont satisfaits de leur journée, ils ont pris des carangues bleues (*Caranx Melampygus*) de 5-6 kg , quelques petits barracudas (*Sphyræna Barracuda*) et une sorte de thazard (scombridés) avec des points orangés sur le dos que l' on nomme ici "Sierra".



Le moral et l'ambiance remontent d'un cran lorsque nous passons à table en ayant enfin réussi à passer une commande plus cohérente que la veille, Henry et Alain commande même une bouteille de bon vin californien, cépage Merlot.

Ce soir, je ne loupe pas le coucher de soleil qui est magnifique. Pas de moustiques ni d'insectes visibles dans ce pays, c'est le paradis !

Demain, je prendrai des poissons que je ne connais que par mes lectures, je relis le livre de l' IGFA décrivant chaque poisson.

Je constate que j'ai maintenant les deux chevilles rouges et enflées et pourtant je n'ai pas vraiment de douleur ; qu'est-ce donc ? ! !



La pêche côtière

Ce matin, je suis préoccupé par l'état désastreux de mes chevilles, il ne faudrait pas que cela empire et m'oblige à finir le séjour à terre ; je charge en crème contre les contusions et mets des chaussettes qui sont un peu exotiques vu la température ambiante. Bah, au diable le look !

Notre petite récolte matinale tourne à la déroute, nous nous déplaçons beaucoup entre les bateaux ancrés dans le Golfito, en vain.

Comme au bout d'un quart d'heure nous n'arrivons pas à trouver une « boule » de sardinas à l'aide du sondeur, nous sortons du « petit golfe » pour tenter notre chance, derrière la lagune, dans l'immense Golfo Dulce, un sardinier est déjà en pêche et décrit un large sillage concentrique pour regrouper les poissons présents avant de mettre à l'eau le filet, nous nous rapprochons et tombant immédiatement une concentration. Nous dandinons alors qu'une nuée de frégates tournoie haut dans le ciel, pendant ce temps le bateau dévide sa senne comme un exercice bien rodé, au centre duquel des centaines de sardinas se trouvent prises au piège, mais, le capitaine peu attentif, conclut mal la manœuvre, si bien que le bateau se retrouve lui même prisonnier des mailles, un marin plonge pour démêler et dégager l'étrave.

Nous, qui avions un instant pensé lui demander quelques précieux poissons, renonçons d'autant que nous réussissons enfin à extraire de la mer, la vingtaine de vifs indispensables à la traque des gros « gallos » en traîne lente.

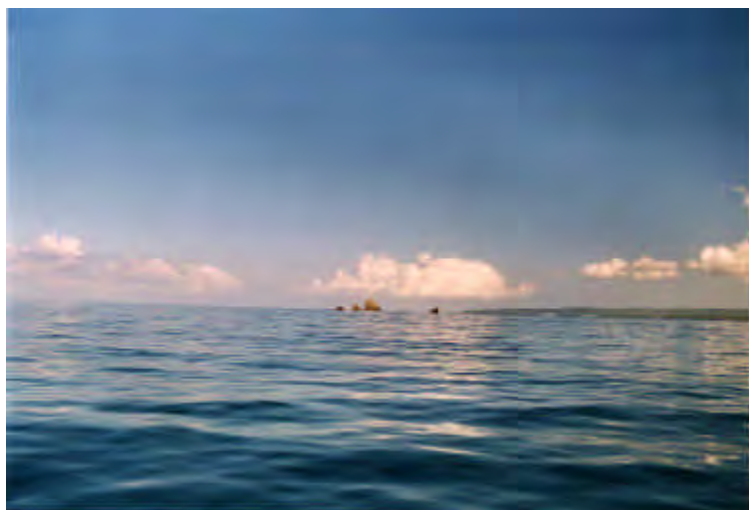
Il existe une digression sémantique sur l'appellation du très recherché poisson coq ; pez gallo en espagnol qui devient gayo comme papagayo (baie réputée au Costa-Rica) qui désigne le perroquet ou encore papagallo.

Très proche des carangues mais plus teigneux, le poisson coq (*Nematistius pectoralis*) est un perciforme qui constitue une famille à lui tout seul, très reconnaissable à la « crête » ou « queue de coq » constituée par les sept rayons de sa dorsale, on ne peut le confondre avec aucun autre. Sa forme le rapproche de la Sériole (Amberjack). Son poids moyen est compris entre 5 et 15kg et il peut dépasser les 50 kg, même si le record du monde californien remonte à l'année...de ma naissance !!

Sa répartition géographique est très limitée, de la Basse Californie à l'Équateur en passant par l'archipel des Galápagos, essentiellement près des côtes où il se gave de poissons fourrage. Sardines, mullets et anchois paient un lourd tribut à sa voracité, par de savantes manœuvres il les regroupe en banc compact avant d'opérer des coupes franches. C'est un poisson puissant et spectaculaire, il bondit hors de l'eau pour tenter de se libérer, un vrai poisson de sport et à ce titre, malgré une chair raffinée, le « gallo » est comme le voilier toujours relâché au Costa-Rica.



Quand on voit la richesse du milieu piscicole, les dispositions de protection et l'absence de contrôles policiers, on se prend à rêver mais force est de constater que les français n'ont eu ni la sagesse, ni l'intelligence et encore moins le respect de leurs fonds marins, n'ayant pas su préserver les merveilles dont la nature nous avait pourtant pourvu. Quand on pense que le premier marlin observé par Linné est un spécimen trouvé échoué sur une plage de l'île de Ré ou qu'Hemingway lui-même ou le couple Lerner venaient d'Amérique pour pêcher les thons géants (Bluefin) au large de Loctudy ! ! ! En moins d'un siècle nous avons réussi à détruire ce que des millions d'années avaient patiemment élaboré.



La technique de pêche employée, qui est la plus appropriée vu que le poisson coq est très méfiant, est la traîne lente (1 ou 2 nœuds) de petits vifs que l'on accroche à un bas de ligne de fluocarbène de 80 centièmes eschés par les yeux ou le dos par un hameçon léger 4/0 à 6/0 de type octopus.

Une olivette d'une vingtaine de grammes complétant le montage pour faire évoluer l'appât à la bonne profondeur. On place la canne de 20 lb dans le porte-canne, le frein est presque libre, juste assez monté pour ne pas se retrouver avec une perruque sur le premier départ, on laisse filer la ligne sur une trentaine de mètres, on règle le frein pour qu'il tienne la ligne mais laisse partir à la touche.

Sa défense est spectaculaire, une succession de longs « rushes » entrecoupés de terribles coups de tête suivis de sauts incroyables alternant par des retours dignes du TGV pour passer sous le bateau, créant ainsi non seulement un sérieux mou dans le nylon souvent fatal au pêcheur mais augmentant les risques de casse sur l'arbre des moteurs.

On peut aussi le pêcher aux leurres de surfaces, des poppers au ventre blanc nacré de 13 à 15 cm étant parfaits, comme la série CX d'Orion. Un ensemble de qualité mais léger (30/100 g) est recommandé car ce sont des centaines de lancers qu'il faudra effectuer pour avoir la chance d'en intéresser un et au bout d'un moment le bras et l'épaule souffrent.



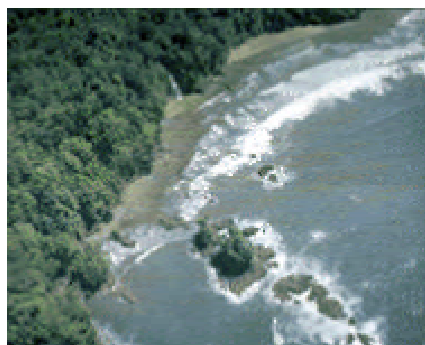
Enfin c'est un poisson fragile hors de l'eau donc à manipuler rapidement pour une éventuelle photo de façon à le remettre rapidement par la queue dans son élément.

En arrivant sur la plage qui borde la limite entre les eaux du golfe et l'océan, nous apercevons deux tortues, nullement



effrayées par notre présence, monsieur étant juché sur madame qui est seule à nager, dans une étreinte affectueuse. A Matapalo, nous tournons à droite vers le nord pour longer la sauvage péninsule d'Osa abritant le parc national de Corcovado en direction de la fameuse Drake Bay.

Au bout d'une bonne vingtaine de minutes nous arrivons à la Punta Satsipuedes en vue d'une énorme boule, un rocher distant de trois cents mètres de la plage et où, nous assure Julien, nous devrions toucher les fameuses Carangues à



points bleus qui si elles ne dépassent que rarement la dizaine de kilos ont une robe azur magnifique.

Hélas, il faut bien se résoudre à changer de coin, après un bon quart d'heure de lancer sans touche ni suivi, malgré les lancers qui propulsent nos leurres au raz du rocher juste dans le remous. Papa constate que son moulinet Shimano a la désagréable habitude d'avoir le pick-up qui se rabat intempestivement lors des lancers appuyés avec les risques de casse inhérents. On reviendra à nouveau ce soir avant de rentrer au camp.

Nous revoilà parti plein gaz plus loin vers le nord, j'en profite pour observer cette nature exubérante et quasi impénétrable qui couvre les pentes du littoral. On dirait que rien n'a bougé depuis la création. Je profite du répit pour m'alimenter, je sors la délicieuse salade de fruits que nous confectionne chaque matin la cuisinière, mélange rafraîchissant de bananes,

mangues, goyaves et ananas, que je déguste avec délectation.

Nous arrivons une demi-heure plus tard à la Punta Llorona dernière pointe avant la Drake Bay sur une vaste zone composée devant nous de trois gros rochers qui sortent de la mer comme autant de gardiens protégeant la côte. Sur notre droite en direction de la plage, un fond alternant sable, roches et coraux donne un mélange de bleus et d'ocres du plus bel effet, c'est là que nous allons commencer à pêcher.

Le bateau ne peut être mis en dérive car les vagues qui paraissent inoffensives finissent en rouleaux qui déferlent violemment jusqu'à la plage. A bord, nous avons tous lu dans « des poissons si grands » de Clostermann et gardons en mémoire le destin tragique d'Enrique.

La pêche du gallo a toujours été considérée comme dangereuse car c'est où les rouleaux se forment que nous avons le plus de chance de trouver nos poissons.



Nous tendons les deux cannes stand-up de 20lb avec d'appétissantes sardinas, avançons à toute petite vitesse ce qui laisse tout loisir de lancer son popper.

Au début, cela reste calme jusqu'à ce qu'une carangue d'une douzaine de kilos se fasse prendre sur un Sert Pulsion rose par Michel. Suivent alors les minutes, tant attendues des pêcheurs, celle de la furia généralisée, du moment où le poisson « bouge » enfin,



la mer prend vie. Ici et là quelques éclaboussures en surface trahissent la frénésie qui s'empare des carangues, Julien, qui aperçoit à des distances incroyables les poissons suivent les leurres, s'agite.

-Oh il y en a un troupeau !! Lancer, lancer, lancer !! Crie-t-il. Je décide alors d'opter pour un leurre moins volumineux et qui évolue sous la couche d'eau, un Segunda de Maria. Je repère une petite bande qui arrive sur nous, lance en plein milieu, donne trois coups de manivelles et instantanément c'est la touche. Une touche lourde et puissante qui tire ensuite vers le fond, typique de la carangue ; la tresse qui sort rapidement du moulinet fait hurler le frein, je ralentis en mettant l'index sur la bobine. Le poisson a décidé de faire de grands cercles, je pompe et le ramène dans le sillage du bateau, Miguel a heureusement relevé les deux lignes de traîne. Je baisse la canne au moment où le carangidé arrive à l'aplomb du bateau, l'obligeant à tourner et je le remonte tranquillement. Le marinero saisit la bête par la queue, c'est aussi ainsi qu'il et le plus aisé de décrocher le poisson avec la pince. Tout simplement ma première carangue, elle doit faire une demi-douzaine de kilos. Le grognement qu'elle produit,



ressemble un peu à celui au porc. Ce sont ses dents pharyngiennes qui en sont la cause.

L'absence de dent dans la bouche est naturellement remplacé par des plaques de dents pharyngiennes portées par le cinquième arc branchial et disposées sur trois rangs; avec la « meule », plateau dur constituant les dents pharyngiennes, elle broie les aliments ingérés (la puissance des dents pharyngiennes est capable de briser même un coquillage).

Michel prend une autre carangue dont la combativité est toujours un régal, ce poisson a tendance à « tirer vers le fond » ne cherchant à s'enrocher mais à profiter des roches ou du corail pour couper le fil.

Simone, à son tour, sort son « toro », sur la canne Zenaq de Julien.



Sans crier gare, c'est la touche sur la canne de traîne de gauche. « gayooooo !!!! »

Je saisis la canne, enclenche le strike et ferre, le poisson se défend avec vigueur mais les cannes stand-up que je découvre ont une réserve de puissance

capable d'encaisser les départ les plus rudes, c'est d'ailleurs pour cela qu'on les emploie dans la traque des géants de mers, le fait de mouliner à droite désoriente un peu au début (c'est un peu comparable à la conduite d'un français en Angleterre) mais le geste vient, somme toute, rapidement et



j'arrive à amener mon premier poisson-coq, ce n'est pas un monstre mais il doit accuser les cinq kilos, il n'a pu résister à la sardine si appétissante.

Les poissons sont maintenant nombreux qui filent en bande, des carangues mais aussi des poissons coq. Notre skipper aperçoit même un cubera énorme (*Lutjanus novemfasciatus*) qui chasse dans la vague, je rêve un instant de toucher une de ces si combattives carpes rouges qui s'enrochent dès le popper avalé, hélas il passera son chemin.



Simone parvient à capturer un magnifique rainbow runner (*Elagatis bipinnulata*), fait rare sur un leurre de surface, qui



comme son nom l'indique arbore une robe aux couleurs de l'arc-en-ciel, encore un beau trophée. Elle récidive aussitôt par une carangue, un festival.



La curée cesse aussi subitement qu'elle avait commencée, les touches avec. Inutile d'insister, nous nous déplaçons. A petite vitesse nous nous rapprochons des trois rochers cernés par l'écume des brisants. Prudence.

Malgré le secteur qui semble idéal, nombreuses roches affleurantes, eau brassée, hauts-fonds succédant à des prairies d'algues, nous n'avons aucune nouvelle touche. Nous contournons les restes de ces roches basaltiques érodées par la violence des flots et longeons la plage.

C'est avec soulagement que j'entends enfin partir la canne de traîne située derrière moi, je pose mon lancer, sors la canne de son logement, attends un ralentissement dans la course. D'un coup déterminé je bloque le frein à fond, je mouline avec célérité pour sentir le contact et ferre amplement. L'hameçon piqué, je laisse partir la ligne, il faut attendre. Le gallo file vers le large et s'ébroue en sautant plusieurs fois, il faut, comme pour le voilier accompagner chaque saut en baissant la canne.

-c'est beau !! cela venait du cœur

-je veux que ce soit beau ! Rit Julien en me voyant ébahis mais n'oublie pas ton poisson.

Tout à coup l'animal décide de revenir me regarder dans les yeux et ce à vitesse supersonique.

-mouline, mouline, attention au mou !

Sera la phrase la plus employée de la journée.

Le poisson a sondé et s'est mis en tête de passer sous la coque. Ne voulant pas risquer de perdre mon poisson et ayant compris que je parviendrai pas à le stopper je suis obligé de plonger ma canne, scion en premier, dans l'eau pour que le fil ne frotte pas sur la dérive. Au moment où je me demande comment je vais me tirer de ce mauvais pas, le poisson entreprend une grande courbe qui va permettre d'éloigner à nouveau le nylon des dangers immergés. J'abrège le combat car je sais le gallo fragile, il donne des coups de tête impressionnants en remontant par palier



concentrique, opposant encore tout son flanc à la masse liquide, mais doit se rendre prestement saisi par la main salvatrice du marinero.

-tu sais que tu as vraiment fait un beau poisson ! Me félicite Julien.



C'est une pure merveille, avec ce corps blanc argenté et ces deux larges bandes, qui partent de la dorsale et aboutissent à la pelvienne, lui donnant l'allure d'un zèbre aquatique.

C'est un animal d'une dizaine de kilos, j'ose à peine imaginer le combat que peut offrir un gros spécimen.

Quelques photos et il repart vite vers son élément naturel.

Quoiqu'il arrive aujourd'hui ma journée est une réussite même si l'appétit vient en mangeant.

Julien pique à son tour une sorte d'orphie, cette espèce est géante car elles peuvent atteindre le poids incroyable de dix kilos pour 1,50



m, il nous présente la tête munie d'une

sorte de bec tapissé de dents effilées : C'est Dracula !

Nous revenons au premier gros rocher, celui des carangues bleues, pour débusquer quelques habitants des lieux, c'est une zone dangereuse donc nous devons nous relayer car

seuls deux personnes peuvent lancer simultanément. Le popper ne donne rien. Nous voyons passer des éclairs blancs sous le bateau.

-des sérioles ! Nous annonce Julien.

Des frégates aux formes de gigantesques chauves-souris et au cri semblable au canard nous survolent, elles peuvent être signe de présence de poisson fourrage, tous les indices comptent surtout quand la pêche est difficile.

Quelques instants plus tard, c'est la canne du vif qui a un départ, Michel travaille le poisson de façon à le tenir éloigné des roches coupantes, piège des meilleurs nylons, ce n'est pas un coq mais encore une carangue. Il est déçu.

En passant entre la rive et Matapalo, autour duquel traînent en permanence de deux à dix bateaux à la traque de papagallo. Julien me dit que les deux plus gros d'une trentaine de kilos pris par son bateau mais qu'il préfère ses



coins à lui où, il est vrai, nous avons la mer pour nous seuls.

En pénétrant dans le golfe, une magnifique plage aux rouleaux traîtres s'étend sur plusieurs centaines de mètres. Juchées au sommet des collines et émergeant de la végétation, quelques bungalows aux toits en feuilles de palme constituent une sorte d'hôtel, en lisière immédiate des espaces vierges de la presqu'île d'Osa, résidence d'un tourisme « vert » venus essentiellement d'Amérique du Nord.



Au premier passage, un gallo prend le vif, il semble plus gros et me prend du fil en se dirigeant vers plage, soulevant une gerbe d'écume, je tente de le déséquilibrer pour l'obliger à changer de direction et



comme je l'espérais revient vers le bateau puis s'immobilise à une trentaine de mètres donnant une longue série de coups de tête, je surveille le blank qui ploie sous la puissance des vibrations. Il repart sur la gauche m'obligeant à changer de bord, puis revient

du côté opposé pour la reddition.

Hissé sur le pont du navire le poisson se débat vigoureusement et ne facilite pas le décrochage, je suis aux anges, il est encore plus gros que le premier et a une crête plus développée. Un régal !

C'est donc dans des états d'esprit totalement opposés que nous rentrons dans nos bases, Michel et moi. Lui est exaspéré de n'avoir pu prendre un coq ; après sa mésaventure du premier jour cela commence à le miner. Moi, en revanche, je suis vraiment ravi et comblé et c'est le sourire aux lèvres que je regarde défiler les flots à l'avant du bateau, guettant les dorsales des dauphins. Curieusement c'est en pénétrant dans le golfe que la mer devient formée ce qui fait bondir la coque open de temps en temps, il faut donc bien s'accrocher. Ce phénomène est dû au vent thermique qui se lève dans l'après-midi. Tout à coup Julien s'arrête, fait marche arrière et nous montre un serpent d'un jaune safran de petite

taille qui nage au beau milieu d'un golfe immense, il nous rapporte qu'à certaines périodes il y en a des légions. C'est une sorte de vipère extrêmement venimeuse. Pourquoi cette transhumance ?

Mes chevilles sont en piteux états et pourtant point d'entorse, demain je les banderai, Il est question d'aller faire un tour au village avant de diner, vu l'état de mes pieds je suis assez réservé et j'ai besoin d'être un peu seul pour me remémorer cette journée.

Au moment où nous déchargeons le matériel pour le ramener, l'autre bateau, qui était lui parti au large, revient. Alain et Henry sont bredouille, aucune touche, la haute mer était désespérément vide.

Demain cela sera à notre tour.

Ce soir encore, comme un rituel d'înatore, en plus du plat que j'ai choisi, je commande une délicieuse assiette de spaghettis à l'huile aillée. La viande de bœuf est ici sans comparaison avec la viande française, c'est tout simplement prodigieux. J'ai donc tendance à délaisser les autres spécialités, l'une appelée « pollo » mais étant vraisemblablement de la dinde vu la dimension des cuises et l'autre étant le porc. Le repas de fête avec crevettes et langoustes grillées étant fixé au dernier soir.

Le soleil a encore bien tapé aujourd'hui et je suis obligé de sortir le tube de Biafine.



De Charybde en Sylla

La malchance poursuit Michel

Ayant pris rapidement ma collation du matin, je retourne prestement dans ma chambre où je bande vigoureusement mes pauvres chevilles déformées après les avoir copieusement enduites de pommade. Je ne l'apprendrai qu'à mon retour, cette manifestation spectaculaire est due à un œdème provoqué par les vibrations et chocs consécutifs à nos quatre heures quotidiennes de navigation à 30 nœuds. Lors de ces périples, mieux vaut dorénavant pour moi rester assis sur le vivier plutôt que debout à scruter la ligne d'horizon. Autre geste, qui se révélera lourd de conséquence, je me badigeonne le visage de Biafine pour atténuer la brûlure du soleil.

Nous faisons nos vifs rapidement au même endroit qu'hier, aujourd'hui notre ami sardinier n'est pas là, les poissons eux y sont en quantité.

Nous sommes dépassés lors de la traversée du Golfe par un magnifique Fishing Cruiser filant le même cap que nous, la ligne élégante de sa coque, son échelle de repérage sur le toit de la cabine, son pont arrière entièrement dégagé et dédié à la pêche, c'est le type de bateau que possèdent certains riches américains. Quand ils le désirent, ils font venir un skipper en « free lance » de Floride ou de Californie, de vrais pros. Il est possible de louer ce genre d'unités mais il faudra déboursier environ 1 200 \$ par jour de pêche, à vos tirelires !

Aujourd'hui le temps est un peu voilé, Julien a décidé d'aller encore plus au large et plein ouest. Au bout de deux heures de route nous mettons les lignes à traîner. Il est 10h quand Julien nous sort un peu de la torpeur.

- prenez un lancer et une cuiller, des thons jaunes ! !

Le YellowFin (Thunnus albacares) est peut être le plus beau de la famille avec son corps musculeux et hydrodynamique typique des scombridés. En plus des pinnules qui sont jaunes, on observe la deuxième dorsale et la nageoire anale d'une longueur exceptionnelle qui sont de la même teinte, le tout contrastant avec le bleu métallique de son dos. Il se déplace en petite bande d'individus souvent de la même taille, Il peut atteindre 2,80 m pour 200 kg mais les prises de poissons de 20 à 40 kg sont plus fréquentes.



Je monte la Rolls-Royce des cuillers, une Halco argent à la forme si particulière, le bateau s'arrête, nous lançons. Hélas, il n'y a plus que des chapelets de centaines de bulles qui trouent la surface de l'onde, ils ont sondé.

Trois-quarts d'heure plus tard, nous avons le premier contact visuel. Un voilier saute loin devant nous, un autre bateau qui traîne dans la zone l'a vu aussi et se dirige sur le même secteur. Les voiliers étant rares ces jours-ci, du fait d'un courant anormalement chaud, la compétition est rude. Nous tournons plusieurs fois dans les parages mais la mer semble toujours désespérément vide.

Subitement, la mer qui, curieusement n'a pas d'odeur iodée comme sous nos latitudes, dégage de très fortes fragrances



musquées, et Julien nous montre, presque en surface un
conglomérat de petits animalcules de couleur rose saumon.
-du krill ! Nous indique-t-il.

Ce zooplancton est une manne pour tous les animaux marins
et plus particulièrement pour bien des espèces de cétacés
qu'y s'en nourrissent exclusivement.

Guettant le morceau d'horizon que j'avais en charge, à savoir
devant, j'ai la surprise de voir un éclair bleu foncé métallique
nous dépasser et après un vol d'au moins cent mètres
retomber sur l'eau. C'est un exocet (Exocoetus volitans), le
fameux poisson-volant. Quel gamin n'a
pas rêvé de voir un jour ce bien curieux
animal qui constitue ici un des mets favoris
des coryphènes, voiliers et autres marlins.



Cette journée semble être sous de mauvais augures, la radio
nous confirme la pauvreté en poisson, très peu de prises sur
la trentaine de bateaux
sortis en mer.



Soudain, alors que l'on n'y
croyait plus guère, un
voilier se présente derrière
les leurres de gauche, il
passe à droite et prend,
en passant, le leurre
Williamson qui équipe la
30 lb, Julien accélère pour
assurer le ferrage, le

poisson est pris et commence son balai aérien par une
succession de sauts, il faseille sur la surface de l'eau se
tenant debout sur la queue. Au bout de quelques minutes le
poisson est à 5 m du bateau, la ligne fait avec la surface un

angle de plus en plus réduit, l'espadon va tenter un ultime
saut. Armé de mon appareil photo Canon, je tente de prévoir
approximativement l'endroit où devrait jaillir le chevalier des
mers pour pouvoir saisir le fugace instant où le poisson est
entièrement au-dessus de son milieu vital, une lutte pour la
vie.

Le poisson saute trois mètres plus à droite, je le loupe et ne
vois pas qu'en sautant il a fait faire un tour au fil autour de sa
queue. Cela arrive quelques fois, même sur des marlins,
ensuite le poisson se laisse
littéralement couler pour rendre
l'âme en profondeur, le poids sur la
ligne est donc maximal, parfois il
faut couper sinon le combat
s'éternise et le poisson ne se fait
remonter que mort.

La ligne prend une position de plus
en plus verticale, ce qui n'est pas
bon signe. Le poisson sonde.

Au bout de 55 minutes de combat
acharné, Michel rend les armes.
Julien prend alors la canne pendant
quelques instants et décide de me
la passer pour reprendre les
commandes du navire.

La ligne de 30 lb reste lourde et
immobile. Lorsque je tente de prendre du fil en pompant, je
vois la bobine rendre autant de monofilament, malgré le frein
régler au mieux. Il faut attendre ou choisir de lâcher du fil
pendant que le bateau s'éloigne. Il ne faut pas s'appeler
Pythagore pour comprendre que l'angle étant ainsi réduit, cela
oblige le poisson à remonter en surface et même sauter.



Je tente encore une dernière fois le remonter cette charge inerte et c'est l'incident ; le fil casse net. Julien et moi sommes stupéfaits. Cela ne devrait pas arriver avec un frein parfaitement réglé, le problème doit venir de la ligne elle-même. Je touche les deux derniers mètres de nylon, il est râpeux. Une portion d'une dizaine de mètres au maximum s'est trouvée être sans cesse sollicitée et maltraitée par les



pompages du pêcheur suivis de prise de fil. Pour simplifier, le poisson avait été combattu en phase finale sur le même fil qui s'étaient étirée, râpée sur la gorge du moulinet jusqu'à rupture. Dommage.

Cela fait deux leurres que nous perdons sur casse depuis le début de la semaine ce qui assez inhabituel sans compter que Michel est déprimé.

Je me dis que si, par chance, nous croisons à nouveau un sailfish, je passe mon tour pour qu'il puisse enfin en monter un à bord.

Cela arrive à peine dix minutes avant de « plier ». Un gros voilier suit les leurres en les éprouvant de coups de rostre pour en tester la consistance, il ne cesse d'aller de l'un à l'autre. J'ai esché une sardina par le nez et lance la ligne dans les remous du moteur mais notre ami curieux a disparu subitement. Sale journée !

Les deux heures de voyage pour atteindre Golfito sont silencieuses, chacun dans ses pensées, ses problématiques.

Michel est bougon, ses échecs répétés sur les voiliers et les poissons coq ont achevé ce qui lui restait de moral. Je suis moi-même désolé pour lui, mais aussi pour moi car, en temps normal, 5 à 7 voiliers, en moyenne, sont bagarrés par bateau ; 2 ou 3 capturés et nous sommes noirs,

Après une bonne douche, je m'aperçois que la peau me brûle et plus particulièrement sur le visage, pourtant j'avais mis de la crème. Lisant, a posteriori, la notice je constate que j'ai aggravé le mal plutôt que le soigner, en effet, la Biafine et le soleil ne font pas bon ménage, dont acte !

Nous devons aller au village pour poster quelques cartes et seule la petite poste qui ferme à 16h peut nous procurer les indispensables timbres. Nous attendons le car, beaucoup font la liaison entre le Panama et le Costa-Rica. Le paiement s'effectue en montant et le chauffeur a une impressionnante collection de pièces rangées dans des rails prévus à cet effet. Il y a à peine 2 km pour atteindre le centre ville, nous passons devant le « saint des saints » des pêcheurs américains, la Banana Marina. Nous irons y jeter un coup d'œil, ne serait-ce que pour admirer la quinzaine de magnifiques bateaux accostés au quai du Club. Inutile de préciser que nous serons vite identifiés du regard comme étrangers mais avant de nous en retourner nous constaterons la qualité des bases de pêche américaine, jusqu'à la boutique qui vend de magnifiques tee-shirts.



Golfito n'est pas un beau village, rien d'ancien, d'historique, les maisons en béton avec des tôles ondulées en guise de toit se succèdent avec toujours une sorte de grille les protégeant de la rue. Mis à part la route principale, qui coupe en deux le village et qui s'allonge sur cinq kilomètres, un seul court tronçon bitumé passe dans le « haut » du village c'est à dire en surplomb de cinq mètres, aucune chance de gagner sur la Nature car la pente de la colline est trop importante. Du reste, le cimetière, si visible de la baie, tente de se développer, sur le flanc, entre colline et château d'eau. Après être arrivé juste à temps à la poste pour acheter les précieux timbres, nous déambulons, avisant les devantures de boutiques ; ici une mercerie dans laquelle je trouverai quelques tee-shirts à ramener au milieu de centaine d'étoffes, de dentelles et d'une incroyable variété de boutons et autres accessoires à la fonction imprécise. Plus loin une sorte de bar où Henry et Alain pensent déjà trouver quelque réconfort. Nous entrons dans un magasin de vêtements qui s'ouvre à la fois sur les deux rues, en haut les vêtements, en bas les chaussures. Les gens sont souriants et personne ne vient nous importuner. Je traverse la rue pour me rendre dans un des trois grands supermarchés de Golfito, qui je l'apprendrai le soir même est une sorte de zone franche où les ticos se déplacent de la capitale pour faire des achats détaxés, une sorte d'Andorre. Ma surprise va d'abord aux deux gardes armés faisant office de vigiles, nous parcourons les rayons en observant bien des produits dont nous ignorons jusqu'au nom, je prends plusieurs sortes de café, dont un qu'une femme moud devant moi, l'odeur de café chaud répandue est un régal. Passant devant le rayon des fruits et légumes, j'y ajoute une dizaine de banane du crû, qui jadis exportées dans le monde entier sous l'impulsion d'un américain, sont délicieuses et fruitées.

Les trottoirs n'existent pas réellement en dehors des magasins, mais tout est propre, on ne voit traîner aucun papier ou plastique abandonné, pour un non suisse cela impressionne toujours. Alors que nous sommes au cœur de la saison sèche, le ciel qui s'est chargé de noirs nuages se met à nous déverser des sauts d'eau sur la tête, nous pouvons nous abriter en attendant le bus, je penserai à aller voir un marabout à mon retour pour exorciser la malédiction.



Après avoir téléphoné quelques minutes à Paris, je me couche comme un soldat avant l'assaut final. Je ne suis pas indemne car en plus des chevilles gonflées, j'ai à faire face à un coup de soleil généralisé sur le visage dû, bien sûr, à la pommade, je commence à peler des oreilles ! Dans quel état vais-je revenir ? Mon sommeil sera lourd mais agité.



Retour à Matapalo

En sortant du golfe, après avoir sacrifié à l'épreuve des vifs, nous croisons un voilier qui rentre au port. C'est le premier que je vois naviguer ici, et comparé à nos eaux françaises, la mer ici appartient entièrement aux pêcheurs.

Nous pêcherons plus longtemps aujourd'hui, pour la bonne raison que nous arrêterons le bateau juste avant Matapalo, juste derrière les rouleaux, à l'endroit même au j'ai piqué mon dernier coq, avant hier. Nous mettons en petite traîne avec les cannes à vifs, et lançons nos poppers en direction de la plage, en les ramenant très rapidement pour négocier toutes les lames en formation.

Au bout du deuxième lancer avec mon leurre Orion, une carangue vient gober le leurre en surface.

-Derrière, derrière... Lance Julien à l'attention de Michel et Simone, en effet, une dizaine de « toros », comme on les appelle ici, suivent derrière mon poisson intrigués par le manège.

Quelle adversaire ! Ma canne fait une parabole parfaite, le poisson ne se rend qu'après une rude défense.

Nous sommes trois à lancer en direction des rouleaux. Il faut mouliner très vite ici et cela devient vite fatigant si le matériel est trop lourd.

Ca y est, le bal est ouvert.

Ma canne stand-up dévide son fil à folle allure, le poisson a du prendre la sardine par le travers et fonce vers la zone où quelques roches affleurent, je pousse le strike et ferre en

souplesse, le poisson est déstabilisé, je l'amène proprement malgré plusieurs rushs spectaculaires.

-Elle est belle, magnifique ! Me dit notre skipper.

Je suis ravi, le « toro » que les Américains appellent Jack Crevalle fait au moins dix kilos. Le record du monde établi sur



20 lb a été pêché dans ses environs et accusait 12,130 kg, ce qui constitue aussi un record toute catégorie. Notre poisson est donc déjà un spécimen de son espèce. Seul celui fait Michel avant-hier peut lui être comparé, nous aurons pris au moins deux poissons

trophées pendant ce séjour même si ce n'est pas cette espèce que nous pêchons spécifiquement, je dirai même « au contraire . »

La journée commence bien, mais souvent ces moments de frénésie ne durent pas longtemps ou les poissons se déplacent sur un vaste territoire en fonction du mouvement des marées et donc des courants.

A peine ai-je monté ma carangue que j'entends derrière moi « ferre, ferre ! ! »

En tournant la tête, je vois un énorme remous d'une violence extraordinaire.

-Cassé ! Dit Michel en sentant le mou dans le fil. Julien est atterré, c'était un coq énorme d'au moins vingt kilos, nous saurons vite la cause de cet incident fâcheux.



Michel, qui a pourtant pléthore de matériel Stonpo haut de gamme dans sa boîte à pêche a mis au bout de sa crinelle d'acier une agrafe donnée pour 50 kg de résistance provenant de la boîte d'Alain mais se révélant d'une qualité plus que douteuse. En voyage, il faut absolument chaque soir nettoyer et revoir tout son matériel, les pis-aller sont à proscrire, si l'on ne veut pas avoir d'éternels remords.

La mésaventure est oubliée, Michel tient une belle carangue sur sa canne stand-up, elle accuse ses huit kilos mais nous ne pensons tous qu'à une seule chose « gallo, gallo, gallo ».



Je sortirai encore une carangue avant la pause déjeuner qui grogne énormément. Nous avons, en plus de la salade de fruits des sandwiches qui ne correspondent jamais à nos demandes faites la veille au soir. Je mange tout de même appétit, nous laissons deux cannes avec des sardines au cas où...

Nous pêchons une heure sur le côté océan dans l'espoir de toucher un cubera mais les carpes rouges resteront mon grand regret. J'essaie

aussi un stick-bait, un gros modèle « Marlin for ever » rose dont la nage unique intéresse bars, silure et brochets mais les poissons de Golfito passent en dessous sans s'y intéresser.

Revenu en tête de plage, sur notre secteur de prédilection, Je lance mon popper jaune et rouge en direction des rochers et Julien avec ses yeux d'aigle a vu un gros coq qui suit juste derrière mon popper, j'accélère la nage et c'est l'attaque, brutale et spectaculaire. Je me cramponne au talon de ma canne, et cela suffit à ferrer la bête. Mon frein hurle, la bobine tourne en roue libre, je vois ma tresse qui file mais garde un angle assez faible, cela est rassurant, le poisson reste en surface, il va sauter.

- Il se prend pour un marlin ! Dis-je en l'admirant jouer au fils de l'air.

J'entends derrière moi, Michel qui parle avec Julien de tout autre chose, seuls Simone qui a pris le caméscope et moi restons au cœur du combat. Il me refait le coup du retour plein gaz vers le bateau, je mouline comme un damné pour éviter de perdre le contact. Le coq est enragé, il me prend à nouveau cinquante mètre de fil en quelques secondes.

-Plus il tire plus il est gros ! Me rappelle notre skipper.

-Je pense à mon frère qui m'avait dit, je m'en fous des voiliers et encore plus des marlins (il en a eu son compte), si je vais au Costa-Rica c'est pour le poisson coq.

Alors je prends celui-ci un peu par procuration



Après un festival de tentatives pour mettre le bateau entre lui et moi m'obligeant à me déplacer sur le pont arrière, Miguel peut les saisir par la queue. Il est énorme, environ 15 kg, j'insiste pour avoir droit à une photo.

-C'est le plus gros. Constate Julien.

Sa crête est surdimensionnée par rapport aux précédents, je comprends pourquoi il est un des très rares poissons avec le marlin qui porte le même nom en français, anglais et espagnol, l'analogie avec le gallinacé n'est, en fait, que du bon sens.

Quoiqu'il arrive aujourd'hui ma pêche est faite comme il se dit.

Simone pique à son tour un magnifique « toro » qu'il faut quasiment « opéré » car dans sa rage vorace le poisson a englouti entièrement un gros hameçon triple renforcé Owner, du solide croyez-moi.

Les poissons coqs, même s'ils sont abondants dans cette partie du monde, sont des poissons bien plus méfiants que les voraces carangues et il n'est pas facile d'en



toucher un, Simone et Michel en font la cruelle constatation.

Ce dernier voit son popper propulsé en l'air avec un poisson accroché derrière, un éclair blanc argenté significatif nous renseigne, c'est un coq. C'est le moment où la tresse de son moulinet à la mauvaise inspiration de passer quelques spires sous la bobine, bloquant ainsi toute manœuvre.

-J'ai la scoumoune ! Se lamente-t-il à juste titre.

Julien a vite enlevé la bobine de son axe et enroule à la main le surplus de tresse, heureusement le poisson reste sage et ne tire pas. Après une savante manœuvre, les choses rentrent dans l'autre.

-Le gazo à Mimi ! Plaisante Julien en voyant arriver le petit coq.

Le poisson juvénile est vite remis à l'eau.

Nous voyons des chasses dans les rouleaux à une centaine de mètres en direction de la plage mais Julien nous dit que ce serait prendre de trop gros risques, pour le bateau et pour nous même. Hélas, je n'arrive pas à atteindre les bouillonnements, certainement œuvre d'une horde de coqs en expédition.

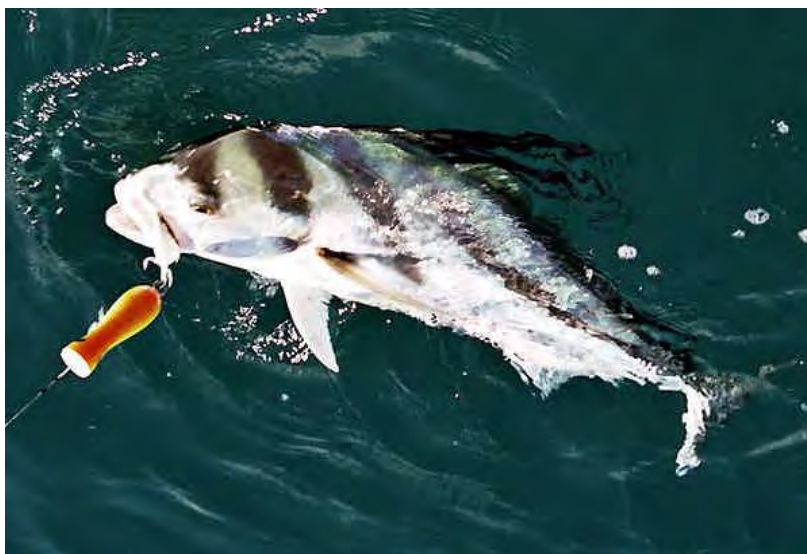


Michel, spécialiste de la carangue en ajoute une à son tableau déjà bien fourni.

Je vais l'imiter quand, sans crier gare, la manivelle de mon moulinet cède, sectionné à la base. Me voici avec le toro qui tire, je tente de le travailler pour l'obliger à rester près du bateau et je ramène mon fil, tour après tour, en tournant manuellement le pick-up du moulinet. Patience est mère des sûretés ; finalement le poisson se rend et même si ce n'est pas un gros, je l'apprécie car sa capture a toujours été incertaine jusqu'au dénouement final.



J'admire le paysage enchanteur, cette plage de sable bordée



de cocotiers qui contrastent par leur élégance au fouillis végétal de la jungle tapissant le relief.

Pour la dernière heure et comme nous avons utilisé tous nos vifs, nous décidons de faire un peu de traîne traditionnelle, c'est à dire avec des Rapala de 15 et 18 cm, trois cannes sont mises en batterie.

Au premier passage sur une roche immergée isolée, le Rapala coryphène est pris, Michel a déjà saisi la canne et pompe énergiquement pour amener...sa énième carangue. Sa désillusion et grandissante, il a le masque.

Au retour et sur la même roche la même canne plie, le file sort, Michel s'empare à nouveau de la canne, fébrile, hélas pour lui, c'est bien une dernière carangue et non le coq espéré qui est amenée au bateau.

Il est tard, nous devons aller faire le plein de carburant car demain, dernière journée, nous irons défier les espadons voiliers au milieu de l'Atlantique si nécessaire. L'urgence est que Michel prenne enfin un voilier dans ses bras, moi je considère que dorénavant tout est bon.

Ce soir, il y a du monde, quelques jeunes filles s'ébattent bruyamment dans la piscine tandis que des petits groupes, au look résolument yankee, sirotent des bières en attendant le dîner. C'est le week-end qui commence pour ces étudiantes ticos, qui sont venus en bande de San José pour passer deux jours en bord de mer.

Ce soir, c'est grillade avec un buffet composé d'une demi-douzaine de salades composées, plus délicieuses les unes que les autres. Nos amis Henry et Alain qui ont pris deux sailfishs aujourd'hui aimeraient sortir pour une virée en ville. Je décline leur invitation car je veux être en pleine forme attaquer pour le dernier jour qui sera dédié au voilier.

Je me couche en sachant qu'à un moment de la nuit les poissons coqs viendront hanter mes rêves.



Le dernier jour : l'apothéose

Je suis un peu nostalgique lorsque ce matin j'ouvre les yeux avec ce goût un peu amer de l'appréhension du dernier jour. Il faudra prendre au moins deux poissons pour que je puisse batailler canne en main car l'urgence c'est que Michel ne reparte pas un sentiment d'échec ou de malchance. Comme à mon habitude je suis totalement confiant seconde qualité du pêcheur, la première étant la patience.

Aujourd'hui j'ai aussi un challenge d'un autre type mais qui me plait énormément. Je serai le marinero de Julien Dérozier étant donné que Miguel avait une obligation familiale. Je nettoie et organise le pont du bateau comme je l'ai vu faire, rien de doit traîner. Pour la phase finale et la prise du poisson nous nous répartissons avec Julien les tâches, il passera les gants en kevlar pour effectuer le boulot dangereux du « lineman » pendant que je tiendrai la barre.

Peut être un signe, un bon augure, nous mettons moins d'un quart d'heure pour jeter une trentaine de



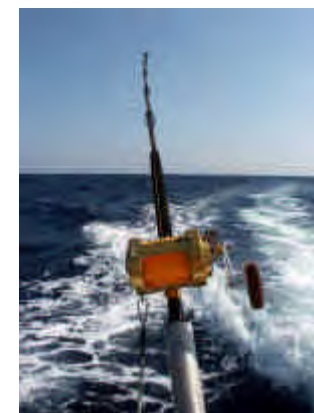
sardinas dans le vivier et nous voilà partis pour ce dernier défi.

Nous avons choisi l'option d'aller au plus loin au-delà des 50 miles nautiques et légèrement plus au sud à la limite des eaux territoriales panaméennes, une sacrée ballade mais si le voilier ne vient pas à toi alors...

A neuf heures nous avons déployé nos quatre lignes, Julien a choisi deux leurres et me demande de faire de même. Je mets sur la 20 lb un Mold Craft rose et blanc avec sa tête courte et sa jupe si particulière faite d'une succession de petites sphères ; ce leurre m'avait moi-même déjà pêché avant d'être mis à l'eau.

Sur la 50 lb je choisis un leurre coloris coryphène à tête longue de marque Zucker long d'une trentaine de centimètres. Julien lui a invariablement mis le Big Blue Cavor bleu avec quelques filaments roses, c'est LE leurre du moment, enfin des moments 20

précédents notre arrivée dirais-je. Sur la 30 lb un petit Pro Voilier rouge et noir. Julien tend les lignes à bonne distance pendant que je suis à la barre, le sondeur trouve le fond à 945 m, que de vies cachées dans les abysses mais nous nous intéressons à la « peau » de l'eau. Nous traînons toute la journée et au fur et à mesure que les heures passent l'espoir matinal s'amenuise, l'enthousiasme tombe. Il en est toujours ainsi, et pourtant c'est un peu cela le charme de la pêche, l'espoir renouvelé, l'attente du miracle qui peut survenir d'un instant à l'autre. Le pêcheur bredouille



se couche déçu, désespéré et se réveille joyeux. Un jour nouveau autorise tous les rêves, tout repart à zéro, les chances sont ouvertes...

Il est 14h30, le soleil a percé la file ininterrompue de nuages parsemés, nous n'avons aperçu ni poisson ni homme qui vive, un beau, un splendide désert aquatique déroule devant nous un riche camaïeu de bleus. Il faut secouer la somnolence née



du choc des vagues, du tangage, du roulis régulier, du miroitement sans fin du soleil, de la monotonie de l'attention toujours en éveil, des yeux qui brûlent fixés sur les leurres qui glissent et sautillent interminablement de chaque côté du sillage...

J'ai ingurgité mes trois sandwiches « à la viande » ainsi que deux bouteilles d'eau. Julien est silencieux et attentif en bon skipper. Simone scrute la mer à la recherche d'un éventuel indice. Michel muré dans ses pensées semble sombre, presque résigné. Je crains que le séjour ne finisse sur une exécration impression. Je me demande si la journée va s'écouler simplement, doucement sur une mer de rêve, à traîner, avec un pêcheur, émérite une poignée de leurres des marques les plus renommées avec du matériel hightech aux vertus extraordinaires qui n'ont d'égales que leur prix, tout cela dans un océan paisible mais totalement vide. Julien nous a déjà dit que nous étions dans la plus mauvaise semaine depuis le début du centre de pêche, cela risque d'être notre unique record. Je me surprends à regretter que nous ne soyons pas allés en pêche côtière pour prendre la carpe rouge cubera qui manque cruellement à mon tableau.

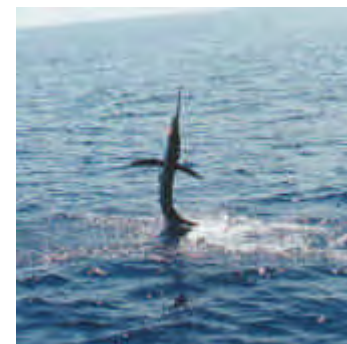
Julien me rassure.

-Sois confiant Bruno, on a encore deux heures et je suis coutumier de ce genre de dénouement, les plus beaux poissons se prennent souvent à quelques minutes de l'arrêt de pêche.

Quelques instants plus tard, il tend le doigt.

-Vela, Vela !!

C'est le branle-bas de combat ; comme mes chevilles ont trop gonflées et sont douloureuses dans le carcan de mes chaussures de sport, je m'en débarrasse, le revêtement n'est hélas pas anti dérapant, Michel en a fait la cruelle expérience le premier jour. Au moment où j'ouvre le vivier, c'est la phase de renouvellement de l'eau. En effet toutes les demi-heures l'eau, amenée de la mer par une pompe, est propulsée par le fond du bac, pour une meilleure oxygénation des vifs. Le surplus d'eau débordant naturellement sur le pont et étant évacué par l'écouille. Mon pied glisse et je m'étale de tout mon long sur le pont, je me suis écorché la cheville droite mais me rétablis immédiatement pour attraper une de ces satanées sardinas, chose qui devient très difficile du fait du niveau maximum de l'eau dans le vivier. Le bac est profond. J'ai les bras entiers immergés qui fouillent désespérément mais les poissons me glissent dans les mains au moment de les saisir. Pendant ce temps Julien a remonté les deux lignes extérieures et mouline alternativement les



deux dernières pour que l'espadon, hypnotisé par la danse se rapproche du bateau.

Crispé mais soulagé, j'arrive à coincer un vif et l'accroche, cette fois-ci par le dos, juste derrière la dorsale, pointe dirigée vers le nez. Les cannes de stand-up n'ont pas le nerf d'une canne à lancer, il me faut donc jeter la sardine derrière les moteurs en évitant la turbulence centrale qui le ramènerait au bateau, puis dérouler la ligne.

D'un large geste de balancier, j'envoie la sardine à trois mètres derrière le moteur, le voilier est toujours là restant à distance raisonnable.

-Mais où est-il ?!! Je n'arrive pas à voir mon vif et pourtant le moulinet ne se dévide pas. Que se passe-t-il encore ?

-Mince, la « daisy chain » ! Comprends Julien.

Incroyable, mon vif a réussi à aller se prendre dans le dernier teaser et n'est donc plus pêchant. Je remonte vite le tout à bord, perdant mon vif au passage. J'en saisi un nouveau que je pique à la hâte et relance. Julien remonte à bord les deux leurres restants. Le voilier ne semble pas voir ma belle friandise et certainement lassé part comme il était arrivé.

Michel avait sanglé le boudrier et je vois son visage déconfis.

-Je suis désolé. Le sort s'acharne. Sont mes seuls mots.

Cette inespérée visite, malgré l'accumulation de bourdes, m'a rendu un moral de fer. Nous tournons dans la zone espérant revoir notre poisson boudeur, puis remettons le cap sur Matapalo, la dernière ligne droite.

J'ai vu, pour une fois aussi rapidement que Julien, une grosse masse sombre surgir de la droite et passant successivement en revue nos leurres à jupe. Nous laissons la barre entre les mains de Simone.

-Michel, reste en arrière. Demande Julien.

Cette fois nous sommes en phase, et, malgré les cinq lignes déployées, j'arrive à expédier la sardine en bonne position.

Le cliquet des cannes retentit, Julien s'active. Je freine doucement la bobine avec mon pouce pour éviter qu'elle ne s'emballe. On stoppe le bateau, mon vif est à une trentaine de mètres bien visible mais plus loin que le poisson. Heureusement le voilier sentant certainement des vibrations de stress émises par l'appât se retourne et le happe . Je laisse partir, je compte jusqu'à cinq et je ferre deux coups consécutifs. Le poisson est gros, le blank de la 20 lb prend une courbure impressionnante. Michel, impatient, équipé de son boudrier, s'est positionné sur ma droite . Je place le talon de la canne, maintenant lourde, dans le cardan et l'encourage d'un « vas-y ! ».

Y'en a deux ! Y'en a deux ! me crie Julien qui remonte la 80 lb à toute vitesse. Je tente de voir où le poisson est positionné par rapport au bateau mais la touche violente, sur la 30 lb, me renseigne immédiatement.



Michel a bien fait de revêtir son tee-shirt décoré de voiliers. Julien est aussi excité que nous.

-Alors c'est pas une pêche de pédés !! Lance Julien pendant qu'il passe et repasse autour de nos têtes les cannes pour dénouer l'écheveau de nylon. Il plie les tangons pour nous donner toute latitude de mouvement.



Michel est arc bouté à sa 20 lb et semble avoir du mal à mouliner. Moi sur la 30 je suis réellement à mon aise, je tire sur la gauche pour éloigner mon poisson du sien, ce n'est plus le moment des loupés.

-Ils sont gros, des voiliers de plus de 50 kilos ! Julien est aux anges.

-Tu l'as bien joué au vif ! Me dit-il.

-Je me rattrape du premier coup.

-Ouaih, heureusement qu'il y a eu le premier.

J'ai réussi à obliger mon voilier à s'ébattre sur ma gauche, il part dans une série de sauts, soulevant des gerbes d'eau, quelle santé. Son corps tout d'abord argenté strié de bandes noires est passé au doré. Réaction au stress ? C'est beau !

Celui de Michel se décide à bouger, il sort tout d'abord la tête

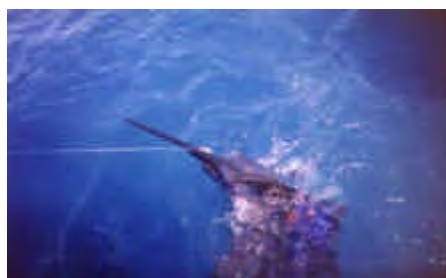
hors de l'eau puis se décide pour une envolée magnifique.

-Regarde ! Crie Michel

-Oui, oui, baisse ta canne.

Répond notre guide.

Mon voilier me refait une série d'acrobaties et refuse de se laisser prendre du fil.



Je commence avoir le talon de canne qui traumatise mon bas-ventre car sans baudrier il faut tout de même trouver un point pour fixer la canne.

Hier, Henry et Alain nous ont emprunté nos deux baudriers et ont oublié de les rendre, heureusement Julien avait le sien dans son sac et Michel peut combattre plus confortablement. Les deux poissons sont amenés presque simultanément à une trentaine de brasses du bateau.

-On s'occupe, en premier de celui de Bruno, non pas que j'ai une préférence, mais son fil est un peu plus gros et les poissons sont souvent moins bien piqué au leurre. Litote qui retient mon attention.

Le sailfish met à sauter, cette fois ci, tout près du plat bord et je crois un instant l'avoir décroché lorsque je vois la jupe du leurre faire une parabole derrière le poisson. Heureusement le leurre avait tout simplement coulé sur le bas de ligne presque jusqu'à l'émerillon.



Malgré une défense

sans faille j'amène enfin

le poisson qui a viré au bronze profond parcouru d'éclairs bleu et violet.

Julien, les gants en kevlar aux mains, s'est accroupis les bras ballants attendant de saisir l'épée, je recule tirant sur la ligne en souplesse. Notre guide saisit enfin le poisson mais celui-ci ne veut pas coopérer, Julien peine pour le maîtriser.

-Attention, attention, il peut repartir et en plus, il a le rostre cassé !

Je tire le loquet du frein vers moi au cas où.

-On n'a pas le temps de le monter pour une photo, dit-il, mais il fait bien ses 60 kilos !

L'hameçon étamé est vite extrait, je saisis le rostre, à mon tour, pour le tenir le long du bateau le temps qu'il se reoxygène et reprenne quelques forces avant de lui rendre sa liberté.



Michel peine pour finir son combat, le poisson ne veut pas venir et bondit à nouveau au cul du bateau..

-Tu sais, ici, quand on mets la double ligne dans le moulinet, le poisson est considéré comme pris. Indique Julien.

-Putain , je le veux. Répond Michel

-Mouline, mouline !

Je me remets au manettes car je sais qu'il va falloir manœuvrer du fait que le poisson se présente par l'arrière. Julien attrape enfin le bas de ligne.

Simone qui filme est inquiète.

-Il va repartir !



-Mets l'émerillon, mets l'émerillon !

Le voilier va sauter dans notre direction, mais je parviens en donnant quelques légers coups d'accélérateur à le présenter sur bâbord. Le danger serait que le poisson en furie retombe

dans le bateau blessant quelqu'un.

Le poisson est à nouveau dans la turbulence du moteur, trop de ligne est encore sorti.

-Mets l'émerillon, mets l'émerillon. Implore Julien qui essaie de contrer la maestria du voilier.

Encore trois tour de moulinet Finn Or et l'affaire est réglée. Ouf !

Michel a son voilier, c'est jour de fête.

Je me saisis du couteau pour sectionner le fil au ras de la gueule, l'hameçon qui n'est pas en inox, tombera de lui-même dans quelques jours.

Michel s'assied, rayonnant, sur le plat-bord pendant que j'aide Julien à tirer la bête pour la si désirée photo.

Le pêcheur exulte.

-Merci Julien, je ne connaissais pas ça, avec un peu de maîtrise...

-Ben oui, en plus un doublé alors que nous commencions à trouver le temps long, à compter les heures, c'est génial.

Nous sommes bien entendus ravis, récompensés de notre pugnacité. La journée finit merveilleusement.



C'est l'heure de rentrer mais nous le faisons en traînant à une allure plus appropriée plus propice à la recherche spécifique du marlin. Trente minutes pour un miracle.

Souriants, Julien et mes parents discutent sous le taud pendant qu'à l'arrière je regarde pensivement la nage fluide des leurres en me remémorant la totalité du combat, la béatitude quoi.

Un bruit sec, un autre plus grave que d'habitude d'un moulinet qui se dévide. La 80 lb a ma gauche à détangonné ! Cela arrive quelques fois, lorsque qu'un poisson surgissant des profondeurs frappe par le dessous le leurre de son rostre. Je n'ai rien vu venir et pourtant le frein est en roue libre.

Je ne sais que faire, théoriquement c'est au tour de Michel mais Julien me passe le boudier autour de la ceinture ne me laisse pas le choix.



-Vas-y Bruno, c'est ma canne et mon moulinet, tu as le meilleur matériel.

On se regarde. Comme moi il a pensé à la touche d'un marlin bleu, j'en ai des frissons. Le poisson monte et se montre enfin sortant entièrement la tête hors de l'eau en secouant la tête.

-Ce n'est pas un bleu, c'est un voilier et il est monstrueux ! Lâche Julien.

Prendre un poisson record peut être une expérience unique mais hélas comment un voilier, si gros soit-il, peut-il contrer la



"machine de guerre" que constitue un équipement pareil, en 20 ou en 16 lb c'eut été plus équilibré. Le poisson n'a aucune chance. Je ne vais pas faire le difficile.

Profitant de sa grande taille l'espadon a quand même réussi à me sortir 150 mètres de fil !! Je pompe, comme un fou, ce matériel est lourd et en stand-up cela relève de la gageure.

Il se laisse enfin venir sur ma droite et tente de sauter à une vingtaine de mètres, il semble un peu pataud par rapport à ses cousins, certainement épuisé de la lutte contre un fil surdimensionné.

Je n'ai aucune peine à le faire tourner puis à l'amener côté opposé où Julien l'attend sous le vent là où la surface de l'océan est comme un miroir.

Il est énorme, nous sommes ébahis. Julien le saisit fermement.

-Il est lourd. Dit-il.

J'ai peine à réaliser.

-C'est un gros hein ?

-Ah lala ! Sont la seule réponse du spécialiste.

Nous ne sommes pas de trop de deux pour le sortir de l'eau et de trois pour le tenir pour les photos, il accuse plus de 3 mètres et on peut l'évaluer à 150 lb , peut-être plus.

-C'est un des 5 ou 6 plus gros pris cette année à Golfito tous bateaux confondus, constate Julien.



Et le dernier des derniers pour nous. Je regarde la caméra et lance un "Patriceeeee" pour la postérité et pour lui faire un peu partager cette joie. Nous plions, c'est le retour.



Epilogue

Pendant que nous survolons l'Atlantique, je me remémore tous ces instants de pur bonheur. Les quatre contrôles successifs avec fouille des bagages ainsi que de mes semelles n'ont pas assombri ce sentiment de béatitude qui m'habite. Cette semaine fut une révélation mais aussi me laisse de fabuleux espoir quant à mes voyages futurs. J'ai attrapé le "virus". Mis à part, des souvenirs inoubliables je ramène tout de même des dizaines de photos que j'espère réussies ainsi qu'un film qui me seront bien utiles les jours de cafard. Adieu "Côte Riche", je caresse le doux espoir de revenir un jour.





CATCH AND RELEASE